

# Le QUARTIER LATIN

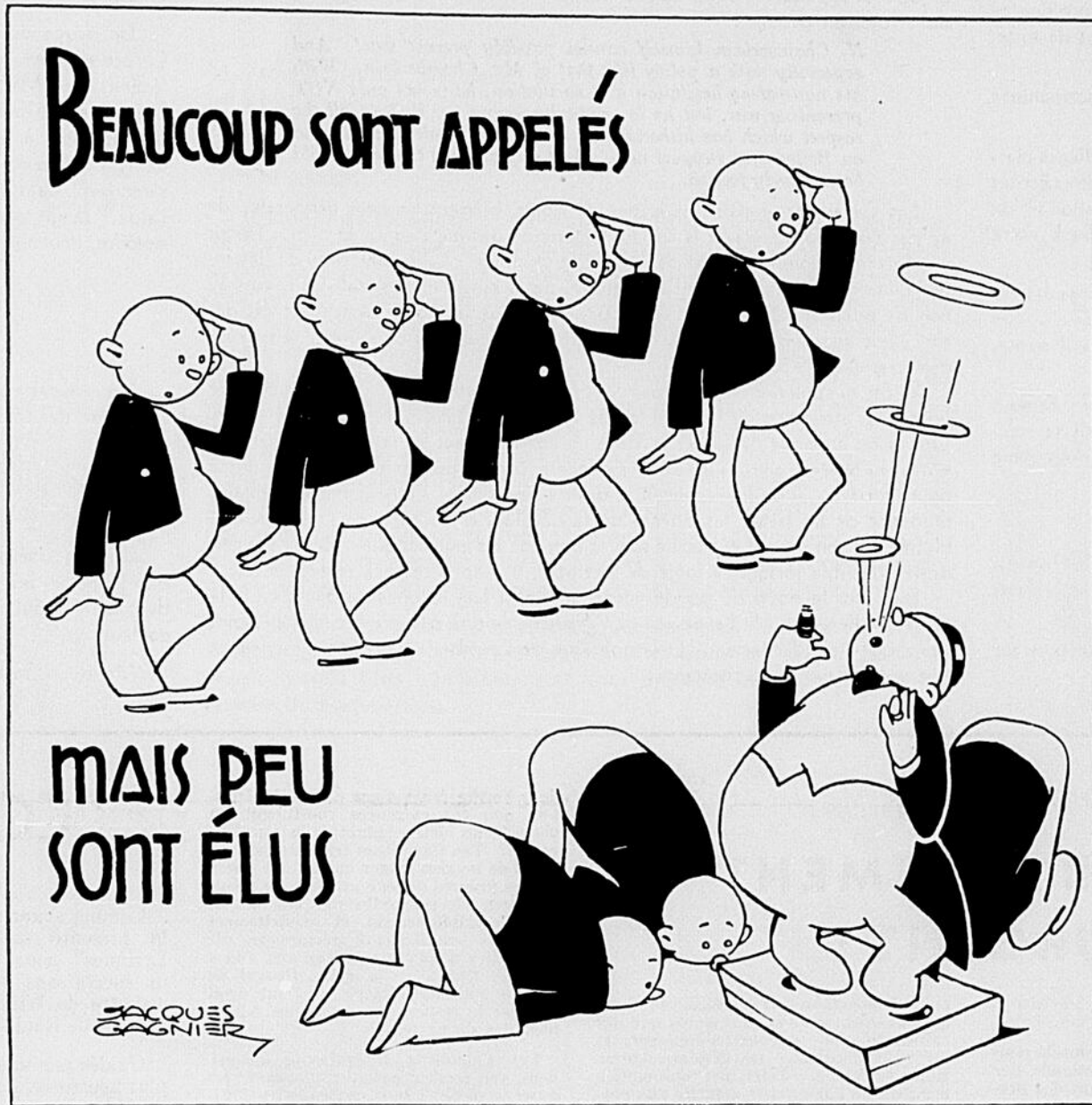
Directeur: JEAN VALLERAND

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: ROGER CHAPUT

## SOMMAIRE

ETUDIANTS DU MONDE	DANIEL JOHNSON
"COUPS DE ROULIS"	S. Q. LAPIN
LE DERNIER DEBAT	
NOTRE HABITANT	RAYMOND MASSE
REVE	P.-E. B.
MATERNITE	CUBISTE
L'AGE DES JOURNAUX	THERESE TARDIF
"SAMSON"	ROGER CHAPUT
LA GUERRE DES ARTS	SERMAISE
A GERARD LEVESQUE	GUY BEAUDET
LETRE A PIERRE BAUDOUIN	MADELEINE LABRECQUE
LE VENT	B. G.
A UN SOPHISTE	JEAN VALLERAND
DERNIERES FEUILLES	PHIL MALOUIN
OH! MONSIEUR MALOUIN	V. THERAND
AUX URNES, SKIEURS!	J. F.
MISE AU POINT	JEAN NOEL
NOUS ETIONS CINQ A TABLE...	REINE
LOUIS VEULLOT	PIERRE BAUDOUIN



## BILLET DE LA SEMAINE

### L'ENNUI, CANCER DES AMES

Sauf dans les romans, il est plutôt rare qu'à leur insu les humains deviennent la proie de l'ambition, de la jalousie, de l'amour et de la haine. Personne, que je sache, ne peut prétendre s'être endormi un soir dans une quiétude parfaite du cœur et des sens pour se réveiller le lendemain, tout ému, tout chaviré et clamant comme un forcené: "L'ambition me dévore, l'envie me brûle, l'amour m'affole, la haine me torture!"

La naissance de ces sentiments est, sauf phénomène, précédée de symptômes délicieux ou douloureux qui les fait désirer ou appréhender. A un degré plus ou moins intense, selon la sensibilité des sujets, ils font partie de la vie de tout être normal. Or il est un sentiment qui diffère entièrement de ceux-ci. Aucun signe ne nous fait pressentir son arrivée. Sans motif il s'empare de nous un bon jour. Il sait choisir son heure: il entre comme un intrus, sans frapper, et se rend maître de la place lorsque le cœur est lourd, la lassitude prochaine et la vaillance épuisée. On a bien un dernier sursaut d'énergie, on tente de le faire déguerpir, mais tel un raseur il s'obstine à nous tenir compagnie.

Vous devinez de quoi je parle? Non? C'était bien la peine alors de tâter d'un style imagé! Pauvre Mousmé — comme dirait l'autre — résigne-toi à écrire sans figure, le génie de Cubiste ne t'est pas accessible. Le désespoir dans l'âme, tel un compositeur qui aurait raté sa fugue, je vous dis donc tout bonnement que c'est de l'ennui qu'il est question, de cet ennui bête qui nous tombe dessus comme une tuile. Il serait facile de se débarrasser de l'ennui s'il avait une cause ou un objet, mais voilà: il vient sans qu'on l'appelle et demeure tant que ça lui chante.

J'entends les anti-fatalistes me demander ce que fait la volonté dans tout cela. C'est bien simple: elle souffre d'apathie aiguë. On s'ennuie mais on n'a pas la force de réagir. C'est un peu comme les cylindres d'une bagnole qui aurait fait le tour du monde: ils ne veulent plus obéir. De même l'ennui succède généralement à une période mouvementée de notre vie mondaine. On se jette à corps perdu dans le plaisir. On s'agit comme des pantins, et crac, tout casse. Ce qui, hier, faisait nos délices, s'avère monotone, insipide, sans attrait.

Le moyen de pallier à cela serait de goûter la joie à petite dose, mais allez donc mesquiner, lésiner avec le bonheur lorsqu'il s'offre à vous. On a tellement la frousse de le manquer qu'on l'étreint à plein bras et tant pis si le souffle nous manque, si notre pouls exagère ses pulsations: on boit à longs traits comme un touriste qui reviendrait du Sahara sans s'être muni d'une gourde... (comparaison idiote, dira l'impartial, mais je n'ai pas le choix!) Alors vient un moment où on n'a plus soif, on est saturé de tout et le vague à l'âme nous empoigne.

On pourrait donc définir l'ennui: une absence de désirs. Ne plus désirer rien, c'est affreux vous savez! Est-ce dire que l'espérance d'un bien, l'envie d'une jouissance, le désir d'un être sont nécessaires sinon essentiels à notre bon équilibre. Je suis tenté de le croire. Et j'imagine qu'il faut être bigrement vieux et impotent pour ressentir un détachement total des gens et des choses. Je conçois évidemment que dans quelque quarante ans d'ici nous aurons, nous les jeunes d'aujourd'hui, ce même sourire ironiquement tendre de nos mères, devant les ambitions illimitées, les projets fantastiques, les enthousiasmes fébriles, le dynamisme de nos fils, mais au fond je parierais que nous éprouverons une certaine nostalgie de nos folies, de nos adorables bêtises de jeunesse. Notre sagesse d'alors sera-t-elle voulue, librement consentie ou découlera-t-elle de l'usure de nos facultés, du poids de la vie? Ne sera-t-elle pas la rançon des ans? Et puis, même alors je ne crois pas que les désirs soient morts pour nous. Ils revivront dans les êtres que nous aurons conçus.

Sapristi que me voilà loin de mon sujet! Il n'y a pas à le nier: c'est beaucoup demander à une femme que de suivre une ligne droite, sans anicroche. Mais ne rouspétez pas, je reprends le bon chemin. Je jaisais de l'ennui. Entre vous et moi c'est là un fichu sujet. On sait bien comment l'aborder mais quand arrive le moment de terminer on s'esquinte à chercher une fin pathétique.

Si j'allais en insistant sur ce thème vous donner le cafard. Si déjà vous ressentiez l'étreinte de ce poulpe moral, le pondéré Daniel m'en ferait un crime bien sûr... Alors souffrez que je m'esquive avec une bravoure toute féminine.

MOUSMÉ

## FAITES-NOUS DES OEUVRES

PAR

ROGER CHAPUT

Le réveil canadien-français a eu un incommensurable effet: celui de faire réagir contre des forces hostiles un peuple en voie de disparaître comme entité ethnique.

C'est l'économique qui a d'abord frappé les yeux. On s'est aperçu que toutes nos richesses nous quittaient pour grossir les sacs d'étrangers. Ce fut l'origine d'un mouvement anti-trustard.

Quelque douze ans après le mouvement nationaliste de mil neuf cent dix, la politique nationale a de nouveau préoccupé les esprits. La minime part que nous possédions dans le fonctionnarisme et surtout le peu d'influence que nous avions à Ottawa a fait jeter des hauts cris. On a été anti-anglais.

Au mal économique et politique, des êtres clairvoyants ont tôt fait d'ajouter notre carence impardonnable dans le domaine intellectuel, artistique et scientifique. De là est né chez nous un particularisme et une lutte effrénée contre tout ce qui le défavorisait. On a été anti-américain, anti-impérialiste, anti-juif, anti-etc... On a même été jusqu'à être anti-canadien-tout-court.

Sans aucun doute, les mouvements anti ont du bon. Mais prenons garde. Il se pourrait qu'un jour devant la nullité pratique de tous nos anti et les réalisations positives de nos adversaires, notre peuple se jette à bras ouverts du côté où il voit du réel, du vrai, et en somme du beau.

Faut-il dire que tous les mouvements pro doivent commencer par être anti? De toutes façons, notre antimanie a duré assez longtemps; et avant que d'en subir les chocs en retour, il faudrait se mettre en frais de créer.

Parmi toutes nos fautes, celle de notre impuissance intellectuelle et artistique est la plus grave. Français d'origine, nous nous devons de

produire dans ces domaines autre chose que des cartons-pâtes. Tandis que nos adversaires opéraient des merveilles au point de vue économique, il aurait fallu pour contre-balancer leur action, que nous bâtissions nous aussi dans les sphères où nos aptitudes innées avaient le plus de chance de se faire valoir. Or nous n'en avons rien fait. Pour cette raison, nous en sommes réduits aujourd'hui à réagir contre ce qui originellement n'a pas été accompli contre nous.

DORENAVANT, IL FAUDRA, SOUS PEINE DE PERIR, OPPOSER AU MATERIALISME AMERICAIN ET ANGLO-SAXON LES REALISATIONS "CONCRETES" DE L'ESTHETISME FRANCAIS.

Pour ce faire, nous n'avons qu'à puiser aux sources, celles des humanités françaises. Quand nous nous y serons abreuvés, nous serons en mesure de construire. Quand nous aurons construit, quand nous aurons notre littérature, notre musique, notre peinture, notre architecture, notre peinture, quand notre Province rayonnera de caractère français, il ne sera plus question d'être anti parce qu'alors nous pourrions montrer qui nous sommes!

En attendant, se rappeler que bâtir canadien-français, que ce soit un poème, une symphonie ou une église, sert mieux la cause de notre survie que tous les fanatismes réunis.

Faites-nous des oeuvres qui respirent canadien-français et qui soient belles, et je répons du reste. Tant que le beau que nous avons sous nos yeux sera américain ou anglais, la tentation subsistera toujours d'adopter la mentalité de ceux qui l'ont produit.

# Etudiants du monde

PAR

DANIEL JOHNSON

## UN GERME DANGEREUX

Curieuse de position que celle de la Province que nous habitons. A lire les journaux on croirait que les Canadiens français ne savent rien faire de positif. Nous serions ou anti-fascistes ou anti-communistes. Deux doctrines qui se prétendent l'antidote l'une de l'autre.

Ne serait-il pas temps que les bien-pensants adoptent une attitude positive en faveur d'une doctrine dont l'idéal est autre que la destruction. Et tout de suite, car ça presse.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que le fascisme et le communisme progressent. Et dans tous les milieux.

Mais notre surprise fut grande d'apprendre que même dans nos collèges classiques le communisme couve. En effet nous avons sous les yeux deux lettres écrites par un jeune élève du Séminaire de... — il est en méthode ou en versification si l'on en juge par son style et sa calligraphie — et adressées à Messires Tim Buck, notre Lénine national, et Smith, ex-député communiste de Port-Arthur.

Ce jeune "qui promet" demande à ses maîtres de lui déléguer un organisateur ou un représentant qu'il rencontrerait dans une famille de la ville de... Ses professeurs, dit-il, parlent continuellement contre le communisme, mais il pense, lui, que le communisme doit être bon.

Cet état d'esprit chez un jeune de nos collèges est bien significatif. Et nous pouvons nous attendre à en voir lever une légion de ces têtes fortes qui se refusent à toute "idée préconçue", à tout "dogmatisme". C'est là que nous mène notre mentalité de tout critiquer et de "manger les curés".

## FERONS-NOUS NOTRE PART?

La Fédération poursuit sa campagne activement. Dans les écoles de la Commission Scolaire le travail est organisé très efficacement. L'an dernier les enfants ont contribué le joli montant de \$16,500.

Et les universitaires que feront-ils? Que donneront-ils? Serait-ce trop exiger que demander une moyenne de cinquante sous par étudiant?

Nous avons guetté avec curiosité les réactions de la presse universitaire canadienne-anglaise devant les récents événements internationaux.

Nos confrères ont été moins expansifs que les petites sentimentales qui ont pleuré sur l'Eden de leurs rêves, le galant diplomate, le prince charmant. Ça ne veut pas dire pourtant que la politique de Chamberlain ne les blesse pas dans leur orgueil britannique. Cette colère contenue éclate dans un article de *Varsity* dont voici un passage:

*N. Chamberlain himself cannot possibly prevent war! And especially with a policy like that of Mr. Chamberlain. With his nauseating hesitation and vacillation, he is not only NOT preventing war, but he is gradually losing for Britain all the respect which has hitherto been hers. No country can depend on Britain for support now. And any country that did would be extremely foolish.*

Les Canadiens anglais, les jeunes du moins, blâment les pays démocrates de ne pas s'unir pour entraver la marche victorieuse des dictateurs. Et bien... pour une fois les Saxons tombent dans l'idéalisme utopique. C'est bien beau de demander l'union de la France, de l'Angleterre, de la Russie et des Etats-Unis; mais au nom de quels intérêts? Car n'allons pas croire que les gouvernements se décideront à une guerre pour sauver la démocratie. D'ailleurs l'a-t-on sauvé cette fameuse démocratie en 1918?

Où si au contraire on ne l'a pas compromise définitivement? Pour comprendre les menées arrogantes de Hitler il faut se rappeler les bêtises du trio de Versailles. Quand on a décidé de laisser la vie à un homme il faut lui laisser les moyens de vivre, autrement, aigri, furieux il s'élancera contre ses semblables. De même pour un pays. Si on lui reconnaît le droit à l'existence, n'est-il pas d'élémentaire prudence de lui laisser les moyens de se développer normalement? Un peuple blessé dans son orgueil et humilié sous la botte de ses ennemis qui veulent l'affamer, devient terrible lorsque, à force de sacrifices, il a enfin réussi à relever la tête.

Sans être le moins du monde germanophile, il faut reconnaître que c'est là le cas de l'Allemagne. Si l'annexion de l'Autriche ne doit pas être excusée, au moins s'explique-t-elle facilement. Et la politique de Chamberlain pouvait difficilement être autre dans les circonstances.

## BOURSES FÉDÉRALES

La Conférence de Winnipeg a mis sur pied une organisation ramifiée dans chaque université et qui a pour but de travailler à la solution des problèmes étudiants. Le plus angoissant et le plus actuel est sans contredit la pénurie d'argent. Combien de jeunes gens talentueux sont obligés d'abandonner leurs études universitaires faute de ce nerf indispensable?

Un moyen de remédier à cette triste situation, c'est la création de bourses. Or actuellement les autres universités s'intéressent activement au projet de député fédéral, Paul Martin. Nous devrions y aller de notre collaboration afin que, lorsque la distribution se fera, nous ayons notre part. Chaque étudiant peut tout de suite aider à la réussite du projet en approchant son député. Ce sera autant de fait en avance des démarches officielles. Chaque année 50,000 étudiants s'inscrivent dans les universités canadiennes. Et seulement 500 reçoivent de l'aide. Tandis que la Nouvelle-Zélande, pour une population de cinq à six fois moindre, dépense la même somme que le Canada pour ses boursiers.

## LA ROTONDE

Nous avons reçu régulièrement cette année *La Rotonde*, journal mensuel de la Société des Débats français de l'Université d'Ottawa.

Sa lecture ne manque pas d'intérêt quand on se souvient que la plupart des étudiants de l'Université d'Ottawa sont encore dans la Faculté des Arts. La tenue est distinguée et sa présentation agréable.

Dans le numéro de mars, parlant du débat, Monsieur Godbout laisse entendre que la marge des vainqueurs à Montréal et à Québec fut faible. Pour le débat de Montréal, oui. Pour celui de Québec, elle fut de 25 en faveur de nos portecouleurs.

Monsieur Godbout le savait-il?

On peut entretenir l'opinion que l'on voudra sur la nature ou le caractère de l'union fédérative de 1867. Le moindre doute ne saurait exister sur le sentiment des associés d'il y a soixante et onze ans et en particulier de ceux du Québec. Que la fédération pût devenir un instrument politique destiné à comprimer, puis à absorber graduellement les autonomies provinciales; qu'en d'autres termes, elle fût une simple étape vers un Etat unitaire, avoué ou déguisé, nous affirmons que telle chose n'est jamais entrée dans la pensée de la majorité des "Pères". Quelle vague ou élastique que puissent être les articles 91 et 92 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, le préambule de l'Acte subsiste, qui marque nettement la volonté des associés: "contracter une union fédérative", "développer la prospérité des provinces". Tel était en particulier le sentiment de ceux qui ont parlé et voté au nom de la province de Québec. Jamais les Canadiens français ne furent entrés, pour leur part, dans un Etat qui eût avoué des intentions centralisatrices. Pas un chef politique, pas une puissance au monde, n'eût pu leur arracher cette sorte d'abdication.

Or il est temps de s'ouvrir les yeux: l'Etat fédéral, depuis quelques années, s'achemine, et rapidement, vers le centralisme. Témoins: la centralisation administrative des ports nationaux, la Banque du Canada, la loi projetée à soumettre à un organisme unique toutes les entreprises canadiennes de transport. Et que manifestent ces fameuses lois sociales de 1935, sinon une intention systématique de grignoter l'autonomie provinciale? Le pouvoir d'amendement que le gouvernement d'Ottawa veut, à l'heure actuelle, se faire attribuer sur la constitution fédérative, procède de la même volonté: arracher aux provinces, et notamment au Québec, un autre lambeau de leur autonomie.

Il vaut mieux l'affirmer tout de suite: le Québec ne peut adhérer à cette loi d'assurance-chômage que le gouvernement central propose à son assentiment. De quoi s'agit-il, en effet? On demande de modifier l'Acte de 1867, d'inclure dans l'article 91, parmi les pouvoirs exclusivement assignés au parlement fédéral, l'assurance-chômage. Mais ces deux mots ajoutés au texte ont une portée autrement plus considérable que celle que leur laconisme laisse entendre. En abandonnant le droit de légiférer en cette ma-

## AUX CANADIENS FRANÇAIS DU QUÉBEC

### AVERTISSEMENT URGENT!

tière, les provinces s'exposent à perdre le contrôle de la législation ouvrière.

Comment? D'aucuns voudront-ils nous objecter qu'ici Ottawa ne demande que la faculté de légiférer sur l'un des problèmes de la question sociale? Illusion! Le Conseil privé a jugé, plus d'une fois, qu'en réglementant l'une ou l'autre des institutions énumérées en l'article 91, le parlement central pouvait, si nécessaire, empiéter sur le domaine législatif des provinces, en particulier écarter les dispositions de notre droit civil français. Or, une loi pratique d'assurance-chômage suppose une certaine réglementation du contrat de travail, relevant actuellement de la seule compétence provinciale. Ainsi, lorsqu'en 1935 M. Bennett fit voter sa législation sur le sujet, il présenta, en même temps, au parlement, trois autres mesures se rapportant aux salaires minima des travailleurs, à la limitation de leurs heures de travail, à leur repos hebdomadaire.

Qu'Ottawa obtienne le pouvoir qu'il sollicite et, dans un avenir rapproché, disparaîtra le privilège des provinces d'organiser leur vie sociale, selon la conception que s'en font leurs habitants. Cela, Québec ne le veut pas et ne doit pas le tolérer. Surtout au moment où, par divers moyens: loi des conventions collectives, loi des salaires raisonnables, loi des unions de cultivateurs, il tente d'introduire dans nos moeurs un peu de justice et de charité, un peu de la doctrine éminemment humaine de l'Eglise catholique, qui groupe quatre-vingts pour cent de sa population.

On voudra bien ne pas se méprendre toutefois sur la pensée ou les intentions de la province de Québec. Elle n'entend point s'opposer aux réformes sociales vraiment opportunes et saines. Mais elle soutient que ces réformes doivent s'opérer dans le cadre et dans le respect des institutions fédératives telles que primitivement conçues. Si elle ne conteste

point l'opportunité de l'assurance-chômage, elle n'en soutient pas moins que des réformes plus urgentes s'imposent, et qu'avant d'instituer un système d'assurance qui menace d'être une continuation déguisée de l'assistance actuelle aux chômeurs, il y a lieu d'opérer le redressement d'un régime économique oppresseur, cause de la plupart des maux dont souffrent les masses ouvrières et le pays. Elle soutient, en d'autres termes, que l'ère devrait être finie de ces législations où tous les contribuables sont contraints de se taxer pour réparer les maux infligés au corps social par les abus de quelques-uns, en l'espèce les capitalistes exploités des ouvriers et du public. Nous profitons de l'occasion pour faire observer que les Canadiens français sont assez peu responsables du malaise financier où se débat le Canada. Autant qu'il l'a pu, le sentiment québécois a toujours combattu l'extravagante politique ferroviaire et la non moins extravagante politique d'impérialisme militaire, causes principales du désordre qui afflige notre pays.

En principe, les Canadiens français de la province de Québec ne sont pas opposés davantage à une réforme de la constitution fédérative. Mais, conscients des exigences profondes de leur pays et de leur province, ils professent énergiquement que ces réformes ont à effectuer, non dans le sens d'une centralisation des pouvoirs à Ottawa, mais d'une large et urgente DÉCENTRALISATION. Les Canadiens français ne sont pas entrés dans la Confédération pour y être étouffés, mais pour y vivre et y mieux vivre. Ils resteront dans la Confédération; mais la Confédération devra se concilier avec leur volonté de survie et d'épanouissement français. Et la formule, à leur avis, exige bien autre chose que le respect du bilinguisme fédéral, bien plus qu'une juste part dans le fonctionnarisme canadien. Province française, poursuivant un idéal de culture française, le Québec ne peut le rester sans une certaine autonomie législative et administrative, en particulier

dans l'ordre économique et social. Dira-t-on que ces exigences constituent un obstacle au bien commun de la Confédération? Les Canadiens français sont assurés de ne rien exiger qui ne soit essentiel au progrès de leur province de même qu'à leur vie culturelle, rien qui ne soit contenu implicitement et explicitement dans les engagements réciproques de 1867. Il y a soixante et onze ans, l'on a accepté, l'on a voulu qu'ils fussent de l'union politique d'alors. Ils ont droit d'exiger le respect des conditions fondamentales du pacte.

Les Canadiens français, présumons-nous, s'en rendent compte: le moment est aussi sérieux, aussi grave qu'en 1864-1867. Les mêmes principes sont en jeu. Une évolution est commencée, se poursuit, qui peut nous être fatale. Nous sommes assurés que tous voudront prendre l'attitude qui est devenue urgente. Que d'aucuns ne s'en laissent pas imposer par les profits d'ordre matériel que les centralisateurs pourraient faire miroiter à leurs yeux, fût-ce avec l'appât de l'assurance-chômage. L'économie n'est pas tout ni le principal dans la vie d'une collectivité. L'expérience démontre, au reste, que les peuples qui poursuivent la prospérité économique au mépris de biens supérieurs: biens culturels, traditions historiques, sociales, fidélité aux ancêtres, n'obtiennent pas même cette prospérité, ou ne l'obtiennent qu'éphémère. L'essentiel, pour un peuple, n'est pas non plus, comme le clament les centralisateurs, de former un grand pays, un puissant Etat, une vaste construction politique ou économique. L'essentiel est de former un pays et un Etat où il fasse bon vivre, aptes à créer une civilisation vraie, fondée sur les légitimes aspirations de la personne humaine.

Forts de ces principes et de ces convictions, nous invitons toutes les sociétés nationales, toutes les associations professionnelles, toute la presse, chacun de nos compatriotes, à faire savoir à qui de droit la pensée du Québec. Quoi qu'il arrive, il faut aussi que l'on sache à Ottawa que nous repoussons d'avance tout ce que des hommes politiques sans mandat pourraient entreprendre contre l'esprit du pacte fédératif et contre les aspirations de notre province. Nous refusons d'accepter les dérogations au pacte national, comme une prescription de notre droit et de notre avenir.

LA LIGUE DE L'ACTION NATIONALE

DE RETOUR À L'ANCIEN PRIX  
\$3.50

EUGÈNE CORBEIL  
(Magasins Brittany)

BEAU — BON — PAS CHER  
926 est, Ste-Catherine, ouest 966



Le  
fameux  
soulier  
BRITTANY

## Rougier Frères

Produits pharmaceutiques français

Siège social: 350, rue LE MOYNE — MONTRÉAL

## "COUPS DE ROULIS"

Comme avant-dernier spectacle de la présente saison, les "Variétés Lyriques" nous ont présenté, avec un succès sans précédent, la célèbre opérette de Willemetz et Messenger: "Coups de Roulis."

Guidés par une mise en scène des plus heureuses, dans des décors tout-à-fait au point, nos artistes ont évolué avec un charme, un naturel, un entrain qui pourraient leur envier bien des troupes.

Lucille Laporte, dans son premier rôle de vedette, a donné raison aux "Variétés Lyriques", et justifié les espérances que cette société fondait sur elle. Jeune, jolie, possédant une voix très agréable et jouant avec aisance, elle a su conquérir son auditoire dès le lever du rideau.

Daunais, Goulet et Lippé ont merveilleusement représenté leurs personnages respectifs, très bien soutenus par MM. Poitras et de Tilly, ainsi que par MM. Dupuy, Laehance et Bertrand, lesquels en étaient à leurs débuts à l'Opérette. Fabiola Hade est toujours aussi pétillante et dégagée, ses toilettes aussi magnifiques qu'originales.

Les chœurs et les mouvements d'ensemble furent particulièrement réussis. Pour notre part, nous ne craignons pas de dire que nous n'en

avons jamais vu de meilleurs, du moins sur nos scènes locales.

Spectacle bien français, "Coups de Roulis" a été, sans contredits, un des plus beaux succès des "Variétés", dont la direction s'est surpassée dans certaines scènes, et surtout, pour n'en mentionner qu'une, dans celle du brouillard, au cours du dernier acte. Tout y est: brume, demi-obscurité, lumières de position, projecteurs, bruits de cloche, sirènes, commandements secs et impératifs qui sautent d'étape en étape, de bouche en bouche, jusqu'à l'arrière du vaisseau. Bref, rien n'y manque, à tel point qu'à un certain moment, on se croit réellement soi-même en pleine mer, dans le brouillard aveuglant, et l'angoisse nous crispe les chairs.

Comme toujours, et même davantage, nous sommes revenus enchantés de cette soirée, trop courte à notre avis, où nos maîtres de la scène nous ont fait vivre dans le roman, et pendant laquelle nous avons oublié momentanément les lourds soucis des non moins lourds examens prochains. Remède épantant, croyez-moi!

Serez-vous à Werther en avril? Vous vous garderiez bien d'y manquer, je m'en doutais bien!

S. Q. LAPIN



TABAC À PIPE  
HERBERT  
TAREYTON

Compliments de  
L'ANGLO-FRENCH DRUG CIE  
Importateurs de produits pharmaceutiques.  
354 EST, RUE SAINT-CATHERINE MONTRÉAL

# LE QUARTIER LATIN

## ? L'AMITIÉ ? EST-ELLE PLUS VRAIE

### CHEZ LA FEMME

### CHEZ L'HOMME

M. Jean Vallerand, directeur  
Le Quartier Latin,  
539, rue Demontigny.

Cher monsieur,

L'étonnante puissance d'information et la grandiloquente popularité de l'organe dont vous êtes le distingué directeur, nous l'ont fait désigner comme le digne medium de l'annonce que la Société des Débats veut faire à tous, ...vous entendez ...à tous! Dites, pour nous à Carabin qu'il est attendu, comme d'habitude, à notre dernier gala. Cette fois, il sera comblé, surpris, étonné, renversé, ébahi, atterré... C'est sans aucune prétention que cette nouvelle est promulguée. Qu'il nous suffise de vous communiquer que le débat sera mixte, que l'amitié chez la femme et chez l'homme doit faire l'objet du combat, que les orateurs sont Mlles Hélène Casgrain et Gaby Langevin, MM. François Coron, e.e.d. et Jean-Gérard Hébert, e.e.m., que les billets sont au prix de quelques "sous", que l'Auditorium du Plateau n'a que 1308 fauteuils, que le président actif est monsieur George Lewis, que le jury est mixte, que..., que..., que les peuples répéteront à l'envie le succès de cette dernière séance publique, et nous serons amplement heureux...!!!

Espérant que vous prendrez cette demande en sérieuse considération et que votre si précieuse collaboration nous est déjà acquise, je vous remercie bien humblement et vous présente mon témoignage de respect et d'admiration.

Bien à vous,

Lionel LAFLEUR, e.e.m.,  
publiciste.



(Photo Albert Dumas)

FRANÇOIS CORON, e.e.d.



(Photo Albert Dumas)

HELENE CASGRAIN



(Photo Albert Dumas)

GABY LANGEVIN



(Photo Albert Dumas)

J. GERARD HEBERT, e.e.m.



(Photo Albert Dumas)

GEORGES LEWIS  
PRESIDENT ACTIF



(Photo Albert Dumas)

LOMER RACICOT  
ARTISTE INVITE



(Photo Albert Dumas)

ROLAND GUY



(Photo Albert Dumas)

AGATHE DESROSIERS

MEMBRES DU JURY



(Photo Albert Dumas)

NINETTE DUCKETT



(Photo Albert Dumas)

MARCEL TRAHAN

MEMBRES DU JURY



(Photo Albert Dumas)

LIONEL LAFLEUR



(Photo Albert Dumas)

LOUISE BADEAUX

MEMBRES DU JURY

Tél. Plateau 7953

SPECIALISTE

**T. AL. BENOIT**

Docteur en Optique de Philadelphie

OPTOMETRISTE OPTICIEN

Membre perpétuel de la Société Astronomique de France

1617, rue SAINT-DENIS

BUREAU chez AL. BENOIT-BENOIT PROTECTAL INC.

PHOTOGRAPHE  
ATTITRÉ DES  
ÉTUDIANTS.

RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)  
Tél. Lancaster 5475—Rés. Atlantic 3095



## NOTRE HABITANT

Il fait bon méditer le récent volume de Léon Gérin.

Une série d'études monographiques vécutées, imagées, des mieux agencées, sur l'évolution des types caractéristiques de la famille rurale au Canada français. Un genre de bouquin dont les Canadiens français ont très rarement l'alternative de bénéficier, auquel ils ont rarement le bon vouloir de s'intéresser vu leur déférence relative à l'endroit de quelque production littéraire ou du Canada ou d'outre-mer. Un ouvrage publié sur les instances de M. Edouard Montpetit, directeur-fondateur de l'École des Sciences Sociales de l'U. de M., économiste de renom et auteur. Une partie d'une oeuvre élaborée au cours de toute une longue vie et groupant des études éparées parues dans la Revue Trimestrielle, dans la Revue de l'Amérique Latine, dans Science Sociale et dans les Mémoires de la Société Royale du Canada. Une objective contribution à la reconstitution d'un passé cher, trop ignoré.

Au reste, le premier tome d'une telle oeuvre, Le Type Économique des Canadiens — sous-titre: Milieux Agricoles de Tradition Française —, n'en est pas moins un document de synthèse important, apte à exciter l'antipathie intellectuelle et la curiosité latente si à l'honneur dans notre bicoque nationale.

x x x

Avant que de remonter le fleuve et de pénétrer plus avant dans les terres, à la manière des premiers découvreurs, Léon Gérin s'attarde tout d'abord, en un premier chapitre fort documenté, à la lente et craintive expansion de la famille rurale du Bas-Saint-Laurent.

Quoi faisant, il souligne son rôle social et économique qui explique beaucoup le miracle de la survivance du Canada français, il souligne les faiblesses et les méfaits de cette famille traditionnelle de l'habitant: "insuffisance notoire de la vie privée des Canadiens", désintéressement dommageable, coupable, en quelque sorte entêté pour l'instruction, les professions libérales, le principe d'association "ni compris, ni exploité par les Canadiens d'origine française, comme il l'a été par leurs concitoyens d'origine anglaise". D'ailleurs la division du travail laissée en héritage au monde moderne par Platon et par Adam Smith, les professions auxiliaires — commerce, arts domestiques, etc., — ne préoccupaient pas plus l'habitant. Et la rareté de la monnaie, comme aux temps primitifs de la colonie, entraînait la pratique du troc.

C'est l'analyse de la vie du paysan du Bas-Saint-Laurent, celui du comté de Charlevoix, durant la deuxième moitié du XIXe siècle, et des premiers gestes courageux du pionnier des côtes de la rivière du Saguenay et des bords du Lac Saint-Jean, qui a fait reculer la forêt.

Cette première monographie est d'autant plus intéressante que l'auteur conduit lui-même une étude parallèle de l'habitant de Saint-Léon de 1862 visité par Gauldrée-Boilleau, consul de France à Québec, pour le compte d'Européens versés en science sociale, et de l'habitant de 1920-29.

Au terme de son inventaire du terrien du Bas-Saint-Laurent, colonisateur du Saguenay, ce coin de terre québécois dont on s'apprête à fêter le centenaire en 1938, Léon Gérin ne craint pas les dévanciers et dont nous ne souffrons pas moins sinon plus, l'unique remède pour réhabiliter la famille de la débandade définitive, "c'est l'orientation de plus en plus énergique et complète de la famille rurale canadienne-française dans le sens de l'initiative particulariste".

Le développement de l'initiative personnelle, de l'initiative coopérative, du sens des réalités et des exigences circonstancielles, voilà, semble-t-il, la panacée ad hoc pour dépurer le système, pour orienter et fonder l'action ascendante de l'habitant.

x x x

Tel n'est pas partout et toujours le campagnard. Selon les régions, l'un se différencie

de l'autre. Le cas de l'habitant casanier du coeur de la contrée laurentienne nous en fournit un exemple patent.

Sans l'intervention d'Edmond Demolins, peut-être serions-nous privés des travaux de Léon Gérin. Comme conséquence d'une promesse à son professeur de Paris un peu avant son départ de France, au printemps de 1886, l'été suivant, il enquêtait déjà sur la famille type des Casaubon de la paroisse de Saint-Justin, en plein centre trifluvien.

Visite qui a valu à notre cicerone d'amples renseignements sur une famille de la région, un peu moins communautaire que celle précédemment étudiée. Visite que l'auteur répéta en 1886, en 1890, en 1893, en 1898, en 1920 et en 1923, soit six fois, pour compléter et étayer ses notations.

Un tout autre champ d'observation. Groupement un peu plus émancipé que celui de Saint-Léon, s'adonnant "à une extrême variété de travaux" et à une culture "essentiellement vivrière et mixte". En plus de cultiver en vue des besoins strictement familiaux et limités, l'on se prévalait aussi quelque peu de la vente, peu considérable soit-elle. Le commerce n'a pas encore beaucoup d'emprise. Et pour cause? La famille rurale de Saint-Justin tend encore trop à se suffire à elle-même, elle ne veut dépendre que de la production locale, sans recourir à l'extérieur, à l'exemple, pourrait-on ajouter, des tenants du protectionnisme moderne, un effet du système mercantile du XVIIIe siècle en Europe, du temps de Colbert, qui veillaient à ce que le pays ne dépende que de lui-même. Une sorte de protectionnisme rural proprement canadien, quoil! Ainsi, à considérer les bienfaits du mercantilisme, de même que ce dernier système économique reste la phase essentielle du développement matériel de l'Europe, l'importance du domaine familial du Québec s'est accrue, pour une bonne part, de par cet esprit d'indépendance.

Les femmes, les enfants et les hommes se prêtent à la culture tandis que les productions spontanées — pêche, chasse — sont délaissées au profit de la popularité grandissante de métiers et d'industries accessoires pratiqués tantôt par les femmes, tantôt par les hommes: charpenterie, menuiserie, charonnage, tonnellerie, cordonnerie, ferblanterie, carrosserie, sellerie, tissage, confection de l'étoffe du pays et de la lingerie nécessaire. L'on n'a recours aux ouvriers de l'extérieur qu'au temps de la moisson; à l'instar des fermiers du Nord-Ouest des États-Unis, initiateurs du radicalisme agraire, dont traite André Siegfried dans Les États-Unis d'aujourd'hui, en date de 1935.

Un aperçu topographique des zones environnantes justifie l'étroite subordination des activités agricoles aux accidents et à la productivité de la terre. Aurons-nous un jour une monographie comparative sur le défrichement de l'Abitibi et sur les autres centres de colonisation récemment envahis?

Préoccupation dont l'absence prend aujourd'hui des proportions franchement désastreuses: chez l'habitant de vers 1893, les générations se transmettent la propriété et les biens familiaux toujours s'accroissant. Qu'en est-il aujourd'hui?

Suivent quelques considérations fouillées sur la disparition progressive du régime seigneurial canadien supprimé en 1854 par le Législateur et supplanté d'année en année par le Voisinage. Suivent quelques considérations sur l'état de l'enseignement secondaire et les professions libérales. Suivent quelques considérations sur la vague d'émigration des campagnes vers les villes de l'est canadien et des États-Unis. Désertion produite à cause de l'inexistence du patronage tel que l'entendent les spécialistes en science sociale.

Autant d'aspects révélateurs qui lient sans emphase le passé au présent, qui rappellent l'enquête de l'anglais Arthur Young sur les détails et les rouages de l'économie rurale de la France d'avant la Révolution.

(à suivre)

Raymond MASSE

(1) Editions de l'A. C.-F., Montréal.

## R E V E ...

Volutes bleutées;  
liqueur ambrée;  
apportez-moi;  
je vous en supplie;  
l'oubli;  
du rêve...  
Gonflez les voiles  
de ma nacelle...  
Très loin...  
Qu'importe;  
si l'île;  
n'est que mirage...

Amour...  
Abandon...  
Ma petite fée,  
tes cheveux fauves;  
qui sentent bon;  
les frais velours;  
de la peau brune;  
les yeux rieurs;  
glauques ou noirs;  
tes lèvres prêtes;  
pour un baiser;  
laissant les dents;  
étinceler;  
tes mains mignonnes;  
aux longs doigts fins;  
toute la grâce;  
le port de reine;  
de ton beau corps;  
qui, lentement,  
avec souplesse;  
ploie;  
en cadence;  
pendant la marche;  
et qui ravit;  
durant la valse...  
Ta voix câline;  
et caressante;  
et les trilles;  
de tes ris;  
ton air mutin;  
quand tu défends;  
ou me reproches.  
Tout ton amour...

O, ma lumière;  
ne l'en va pas;

c'est un ciel triste  
où tu n'es pas;  
trop tôt, hélas;  
tu manqueras;  
à ma tendresse.  
Je ne suis rien;  
mais tu es là;  
je le sens vivre;  
et puis t'aimer;  
ne l'en va pas;  
flamme fuyante;  
pas tout de suite;  
l'heure est si brève;  
et si rare;  
où je le vois;  
je t'aime tant;  
et puis si peu...  
Onde vaporeuse;  
rayon de lune;  
soupon de la brise embaumée;  
feux de pierrieres;  
accords de harpes;  
écens...  
Déesse...

Beauté;  
harmonie;  
de toutes les formes;  
des sens;  
des couleurs;  
des parfums...  
Tout mon amour;  
toute ma vie;  
tout moi...  
Fluidité...  
Entre mes doigts;  
qui l'emprisonnent;  
mon cerveau las;  
s'écoule...  
Nuit...  
Sanglots...  
L'île n'est pas;  
je vaisseau sombre;  
je m'engloutis...  
Pourquoi;  
n'es-tu plus là...  
Rêve...

P.-E. B.

## L'AGE DES JOURNAUX

C'est le titre d'un article de journal que je reçois de Reine par l'entremise de la rédaction. J'utilise le précieux document jauni par le temps, pour répondre aux suggestions non formulées de la note intelligente qui l'accompagne.

"La GAZETTE DE PEKIN a célébré son millième anniversaire" écrit Jean LeCoq. Et si l'âge du journalisme et celui des journaux coïncident, il ne reste plus qu'à désavouer l'ORIGINE DU JOURNALISME, publié dans le Quartier Latin et dûment signé par moi. L'abondance des témoignages contradictoires me défend contre cette impulsion. Il m'appartient plutôt de comprimer le dilemme et de le faire disparaître dans une conclusion équilibrée, ces contradictions naissant d'une confusion de termes.

Qu'est-ce qu'un journal? et qu'entend-on par journalisme? J'emprunte la définition suivante à Larousse: journal, écrit où l'on relate les faits jour par jour. Il est des hebdomadaires et autres périodiques qui sont pourtant des journaux donnant les nouvelles politiques, littéraires, scientifiques, etc., selon la définition appliquée par le même à la revue: publication périodique qui donne... etc. (voir ci-haut). Or personne ne confond le journal et la revue et les collaborateurs d'un journal ne deviennent pas de ce fait journalistes.

Dès le VIe siècle, l'imprimerie était en usage chez les Chinois bien que ne présentant pas le perfectionnement apporté par Gutenberg au XVe siècle. Les caractères hébraïques, arabes et grecs étaient déjà connus et, avant la GAZETTE DE PEKIN, les écrits anciens prenaient sans doute pour se répandre des formes analogues. Il convient donc de s'en tenir à la définition stricte du journal: écrit où l'on relate les faits jour par jour.

Tous les journaux qui précèdent le MERCURE FRANCAIS furent des hebdomadaires, l'accord est général sur ce point. Ici deux fortes objections: 1o il n'est fait mention

du MERCURE FRANCAIS dans aucune source commune d'information; 2o Jean LeCoq dit encore ceci: "La fameuse GAZETTE de Théodore(?) Renaudot, premier journal français (après l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie), hebdomadaire, 1631—Paris ne devait avoir son premier quotidien que près d'un siècle et demi plus tard. Le 1er janvier 1777, le JOURNAL DE PARIS annonçait qu'il paraîtrait tous les matins."

Ces deux objections suffiraient, semble-t-il, pour rayer le nom du Père Joseph de la liste des journalistes. Mais les données positives de l'abbé Dedoures, ratifiées par les juges de la Sorbonne et des chercheurs éminents, indiquent bien la certitude de l'existence du MERCURE FRANCAIS, quotidien dont le Père Joseph fut directeur et principal rédacteur. Les dates de 1624-38 pour le Père Joseph, et de 1631-33 pour Théophraste Renaudot, ne sauraient être contestées.

Voici déterminé le moment de l'apparition du premier journal; mais où et à quelle époque naquit le journalisme? Jean LeCoq place sa véritable manifestation sous le règne de Louis-Philippe, lui donnant l'appellation: de "journalisme moderne, tel que nous l'offrit la PRESSE d'Emile de Girardin."

L'abbé Dedoures étant aujourd'hui (sa thèse assez récente date de 1895) considéré comme l'autorité, en ce qui concerne le Père Joseph, Adolphe Lair affirme de lui: "Il nous montre, preuves en main, que le Père Joseph a été le premier homme d'Etat se servant de la presse pour éclairer et diriger l'opinion." Ne serait-ce pas ici la vraie définition du journalisme, telle que comprise par ceux qui en ont l'expérience?

Il est également prouvé "qu'il a été, pendant quinze années, un polémiste ardent, un vigoureux écrivain politique, improvisant chaque jour, sous des pseudonymes divers, de nouveaux pamphlets."

Thérèse TARDIF

## MATERNITE

Eve fut la mère de tous. Création... Marie est la mère de chacun. Rédemption... Tous ont une mère. Naissance... Chacun a sa mère. Confiance... O Maternité sois bénie, tu es la reine de la nature, l'espérance de l'homme, le coeur du fils, la joie du Seigneur!

Marie-Antoinette fut mère pour sa souffrance... Sarah Bernhardt fut mère pour sa gloire... Marie Curie fut mère pour sa science... La Montespan fut mère pour sa jouissance... Anna de Noailles fut mère pour son inspiration... Mais pour sa haine, Elizabeth fut stérile... Pour son art, Mademoiselle Rachel fut stérile... Pour son péché, la Pompadour fut stérile... Pour sa beauté, Madame de Récamier fut stérile... Plus touchantes sont les femmes qui furent mères pour qu'on les appelle simplement: Maman.

Doux visage de femme, dans un décor de jeunesse, penché sur un berceau... Mère de la joie... L'enfant qui sommeille est toute sa vie... son espoir... son avenir. Elle sourit aux songes de son ange... Elle rêve de lui édifier des châteaux merveilleux... Elle s'ingénie à imaginer sa beauté, sa bonté, sa tendresse, son respect... Réverie prolongée avec volupté... Naïve mère! Déjà demain l'enfant vieillira.

Pensif visage de femme, dans un décor d'été, penché sur un esprit qui naît... Mère de crainte... L'enfant doit connaître le bien et ignorer le mal... Elle lui apprend les mots qu'il faut dire... le chemin qu'il faut suivre... le Dieu qu'il faut adorer... la prière qu'il faut lui adresser... Mais elle craint de lui expliquer ce que

c'est que la vie... ce que sont les hommes... et bien souvent ce que c'est que l'amour... Pauvre mère! Pourtant demain l'enfant sera homme et rencontrera la vie.

Triste visage de femme, dans un décor d'automne, penché sur un coeur d'homme... Mère de la peine... Les cheveux sont devenus gris. L'enfant a connu la souffrance. Il demande le baume. Elle aussi a souffert... Elle aussi a reçu le baiser du Judas... Elle aussi a menti à la trahison un peu d'espoir... Pourquoi donc ne trouve-t-elle pas dans son coeur aimant la caresse qui apaise... le mot qui console... le baiser qui calme... la larme qui apporte l'oubli? Muette Enigme... Malheureuse mère! Demain l'enfant sera vieux et retrouvera la souffrance.

Pathétique visage de femme, dans un décor d'hiver, penché sur sa tristesse... Mère de douleurs... Les cheveux sont devenus blancs... L'enfant n'est plus là. Il a oublié... ou simplement il vit... Le crépuscule froid tombe sur l'existence de la mère solitaire. Ironie du sort. Cruelle revanche des joies de la maternité... Niobée tragique! Cependant aujourd'hui, l'enfant même vieux n'a confiance que dans un coeur... Le coeur de sa mère.

Maternité, noble tâche qui n'a pas sur terre sa récompense... Maternité, obsédant fardeau de discrètes amertumes... Maternité, rosaire de douleurs méconnues... Maternité, pénible voyage à travers les défaillances et les souffrances de l'enfant... O Maternité sois bénie, tu es la reine de la nature, l'espérance de l'homme, le coeur du fils, la joie du Seigneur!

CUBISTE

## SECRETARIAT DE LA PROVINCE

Aux étudiants ---

Les études que vous faites ont une importance capitale.

Vous vous devez à vous-mêmes, vous devez également à vos parents et à la Province de tirer le meilleur parti possible de l'enseignement qui vous est donné.

Honorable ALBINY PAQUETTE  
MINISTRE

"J'espère qu'ils ne sont pas perdus là-haut—"  
"Paul est toujours perdu sans ses Sweet Caps!"

**CIGARETTES SWEET CAPORAL**

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

# Théâtre et Musique

## "SAMSON"

L'histoire de la jeune fille qui marie un rustaud pour sa fortune n'a rien de très original en soi; et si la pièce d'Henry Bernstein peut nous la faire oublier, son adaptation cinématographique est là pour nous le rappeler.

En Amérique, les "belles jambes" sacrifient le véritable bonheur pour la "vie gagnée" luxueuse. Par réaction la chose se répète au Canada et même dans la bonne province de Québec. C'est affaire de matérialisme pur et simple.

En France, cette loi se complique de l'élément "noblesse". L'honneur du nom contraint parfois l'héroïne d'une grande famille à épouser un richard parvenu pour fin de liquidation des dettes ancestrales. Vous avez là le thème développé dans SAMSON.

Monsieur Bernstein est le peintre psychologique par excellence de la société contemporaine. Prenant pour acquis certaines bassesses de notre civilisation, il en analyse à fond différents aspects, les retourne et les dissèque devant nos yeux, et puis nous les montre sans issue.

L'histoire du financier Brochard est tragique. Brochard est le type modèle du financier moderne. Il a débuté comme débardeur, s'est enrichi dans des "affaires" d'Afrique et se maintient au faite par des spéculations gigantesques et variées. Il est tout-puissant. Une seule chose lui résiste; une classe sociale qui lui voue son mépris tout en lui courtisant des faveurs.

Il s'éprend d'une femme à qui il répugne mais qui consent sur les instances de sa mère à se sacrifier pour assurer le crédit familial. Non seulement Brochard le sait mais sa future femme le lui crache en pleine face en un moment de dépit. Laisant croire à un mariage d'intérêt qui lui permettra d'être admis dans un cercle où il se trouve exclus, Brochard en réalité se marie uniquement par amour.

On achète un hôtel somptueux. Anne-Marie Brochard y règne au milieu de domestiques nombreux. La hausse persistante des "Cuviers africains" rétablit financièrement la famille de la mariée. Tout rentre dans l'ordre, comme on s'y attendait. L'épouse parle bien encore des "horreurs inévitables" de la lune de miel mais le pire est fait. Brochard et sa femme en sont venus à un "modus vivendi" qui réduit leurs relations à leur plus simple expression. C'est en définitive le "couple" des romans de Mauriac.

Parmi les innombrables "gentlemen" qui vivent aux dépens de Brochard, il s'en trouve un qui pousse la perfidie jusqu'à entraîner la femme de son bienfaiteur dans une orgie. Le financier, averti par une amante jalouse, retarde un voyage à Londres et apprend d'Anne-Marie elle-même à son retour le nom du séducteur.

Dès lors, Brochard n'a qu'une idée, et dans sa redoutable logique la met à exécution jusqu'au bout. Pour se venger, il a résolu la ruine de son ami, laquelle amènera la sienne propre. L'auteur de la pièce, comme à titre de récompense pour la belle conduite de son héros, nous laisse sur l'impression d'une Anne-Marie finalement touchée et prise d'amour pour son mari ruiné.

"SAMSON" possède les principales caractéristiques de la collection de films inaugurée avec "VEILLE D'ARMES" et dont le dernier spécimen fut l'ineffable "PORTE DU LARGE".

Il y a toutefois certaines dissemblances. Ainsi il est malheureux que l'on ait substitué Harry Baur à Victor Francen. Le rôle de Brochard convenait parfaitement au caractère désormais cornélien de ce dernier. Il est vrai que nous avons eu NITCHEVO...

Il faut dire cependant que Monsieur Baur compose admirablement la personnalité du financier. Baur est un des rares acteurs qui puissent nous faire oublier dans une nouvelle création celle de leur dernier film. Après avoir été chauffeur de taxi et bandit, il réussit ce tour de force de représenter un dominicain sans briser l'illusion. Dans SAMSON, il constitue en quelque sorte l'unique raison d'être du film. Grâce à lui, SAMSON réussit à se hausser au niveau de film médiocre.

Pour ce qui est de l'héroïne, on a préféré cette fois Gaby Morlay à la lympatique Marcelle Chantal. Le changement est pour le mieux. La Gaby Morlay de SAMSON, l'une des plus intéressantes que nous ayons vue, éclipsa de coup sûr la grande dame de BACCARA.

Une mise en scène facile mais vivante, des décors soignés et une distribution heureuse font de SAMSON une production intéressante lorsqu'on s'attend à peu.

Roger CHAPUT



NINO MARTINI

LE GRAND TENOR ITALIEN

QUE L'IMPRESARIO LOUIS-H. BOURDON PRESENTERA  
AU THEATRE

## HIS MAJESTY'S LE 24 AVRIL

### LA GUERRE DES ARTS

Je feuilletais une revue américaine, le "Commentator" de février, quand je me heurtai à un article peu banal, et que je crois rempli d'intérêt pour ceux qui ont le culte du possible. Adaptées au problème du théâtre canadien, si discuté présentement, certaines réflexions pourraient, à leur tour, être l'occasion d'utiles commentaires.

L'article est une réponse du cinéma aux accusations répétées dont l'assaille son aîné, le théâtre de tous les pays. Il est intitulé "Hollywood looks at Broadway" et porte la signature de Samuel Goldwyn.

Sans doute, il n'y a pas lieu de faire de cet auteur improvisé un Francisque Sarcey. Et Goldwyn lui-même n'essaie nullement de poser au pontife de l'Art. Mais il est certainement un réalisateur, un "producer" à succès. C'est déjà quelque chose, quand on songe que le grand Antoine, à quatre-vingts ans, doit pour vivre dans son cinquième de la rue de Rivoli, boucler tous les soirs un feuilleton. Et quand on songe aux bourgeois de la province de Québec...

Et qu'affirme Monsieur Goldwyn, ce capitaliste du spectacle? "Les plaintes et les murmures n'ont jamais aidé un théâtre décadent." Tout comme s'il venait de souper en compagnie de la critique dramatique du Canada français.

Il faut croire que l'auteur sait que tous les ans il se perd des millions de dollars à monter des pièces de troisième ordre. Et que l'échec inévitable, malgré tous les octrois et tous les Mécènes, n'en devient que plus catastrophique.

Tous ceux qui s'intéressent à la question seraient curieux de connaître la réponse à ceci: nos gens de théâtre, critiques, metteurs en scène, vedettes et dramaturges,

peuvent-ils garantir que moyennant un million de dollars, ils sauraient créer un théâtre canadien-français? Les profanes bénévoles n'en sont pas tout à fait assurés.

Goldwyn ajoute ensuite un mot au sujet de la fameuse rengaine, celle de tous les fiascos: le peuple n'est pas en mesure d'apprécier l'Art. A quoi il rétorque: les spectateurs, la "salle" est la critique la plus digne de foi.

Ce qui nous amène à nous redemander si un théâtre national est vraiment un art vivant, basé sur les aspirations et la psychologie d'un peuple? ou un jeu savant dont les règles compliquées sont édictées par quelques messieurs sûrs d'eux-mêmes, et de l'ennui de l'auditoire? Serait-ce, comme le remarquait un écrivain peu connu, que "nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et nuances du pays où nous sommes, là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses"? L'Art n'est pas un soporifique. D'autant plus que, de tous les temps, le peuple n'a jamais été si instruit que de nos jours.

Le cinéma, à l'aide de ses puissants moyens d'action, draine tous les revenus dont on peut disposer pour se récréer. N'empêche que Fridolin est présentement le comédien le plus populaire de la province. Et les sports, cette autre forme de théâtre?

Enfin, nos artistes ont-ils des publicistes compétents? Sinon, s'en soucient-ils? Toutes et tous sont convaincus d'avoir un "public" innombrable. Daignent-ils satisfaire à ses exigences? Quand les journaux publient jusqu'à la photo du goret d'Howie Morenz, pourquoi ne verrions-nous pas le bâton de rouge de Mlle Giroux?

SERMAISE

## À GÉRARD LEVESQUE

Monsieur Gérard Lévesque,  
Enfanteur de Carabinades '38,  
Québec.

Mon très cher Lévesque,

J'accuse réception de la lettre ouverte que tu m'adresses dans l'Hebdo-Laval du 18 mars 1938. Plongé depuis plusieurs semaines dans la préparation de mes examens, je n'avalais pas eu le loisir ni l'occasion de m'esbaudir comme peuvent le faire autres escoliers qui se contrefichent de leurs études. (Ce style moyenâgeux m'est inspiré par la lecture de l'Hebdo-Laval). Je te remercie sincèrement de cette rigolade gratuite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Pour une fois, tu as su soustraire ton esprit à cette habitude de retard qui t'est chère, retard à répondre aux invitations et retard à répondre aux lettres. Je t'en félicite. Sans doute influencé par quelque génie inconnu des vulgaires montréalais mais familier à ceux qui perchent leurs pénates sur le Cap Diamant, tu as su trouver les mots idéals, tu as su peindre dans ta lettre le spectacle capable entre tous de faire se tirebouchonner les gens les plus sérieux: le vomissement intégral.

Cependant, permets-moi de t'adresser quelques remarques. Et en premier lieu, ceci: si les étudiants québécois ont trouvé la Revue Bleu et Or ennuyeuse, ils n'avaient aucune raison de ne pas le dire plus tôt. Toute critique qui n'est pas basée sur la sincérité ne doit pas être. La diplomatie n'excuse pas le mensonge. Je comprend que, désirant vous attirer notre sympathie pour Carabinades vous n'ayiez fait aucun commentaire sur Bleu et Or. Mais je trouve singulièrement malpropre que l'on nous sorte une critique de notre revue seulement après que le Quartier Latin eut publié un compte-rendu défavorable de Carabinades '38. De toute évidence ta critique n'est qu'une façon de déverser sur nous le fiel que t'ont causé mes remarques, de manière plus ou moins élégante de nous remettre le change. On dirait, franchement, que tu viens à peine de découvrir les imperfections de Bleu et Or.

Je ne crois pas que je manque de savoir-vivre parce que j'ai dit ce que je pensais de votre revue, je ne crois pas que la sincérité puisse être comparée à "un crachement dans le dos". Enfin, à Montréal c'est ainsi que l'on considère les choses. Peut-être qu'à Québec il en est autrement, peut-être qu'à l'Université Laval, les compromissions et la "diplomatie" comme tu dis, sont les règles de vie et de pensée en vigueur. Laisse-moi te le dire: chez nous, nous ne songerons jamais à masquer la vérité sous prétexte que cette attitude de chien couchant pourra dans l'avenir nous attirer des compliments.

Si vous vous êtes refusés à souligner les déficiences de Bleu et Or, vous êtes des peureux et des menteurs. Admettons à la rigueur que vous ayez voulu passer sous silence les défauts (ce n'est pas très honnête, mais enfin, nous ne vous en demandons pas trop) vous auriez pu, au moins, signaler les qualités, ce que d'ailleurs je n'ai pas manqué de faire dans ma critique de votre revue. Vous auriez pu reconnaître que le sketch "Le Miracle Canadien" valait plus que le prix du billet. Je ne me suis pas gêné pour dire que vos décors étaient très bien,

je n'ai pas un instant hésité à accorder à Henri Lizotte un brevet d'humour qu'il méritait. J'ai parlé en toute franchise. Vous auriez dû faire de même. Ce n'est tout de même pas une raison, parce que vous m'avez reçu dans ma chambre, pour que j'aie désigné les imbécillités les plus flagrantes du titre de chef-d'oeuvres, ni pour que j'ose affirmer que le bruit des marteaux qui couvraient les paroles des acteurs à l'avant-scène, constituaient des accords musicaux de la plus haute perfection.

Tu n'as pas trouvé l'Ouverture musicale de Bleu et Or d'un "comique achevé". C'est tout naturel, c'était une Ouverture musicale, et de même qu'on ne trouve pas de chrysolite dans les terrains mésozoïques, de même il ne faut pas s'attendre à voir vibrer un "comique achevé" dans une ouverture musicale.

Autre chose: ce n'est pas de ma faute si une grève de musiciens vous a forcés d'accepter un orchestre qui faisait un bruit de locomotive en mauvais état. Cet inconvénient ne m'obligeait pas à applaudir des mains et des pieds à une musique pour chauffeurs de taxis.

Quand j'ai parlé de la pénurie de vos sketches, je n'ai jamais voulu dire qu'il n'y en avait pas assez: loin de moi cette pensée. Quand votre revue s'est terminée, il y avait belle lurette que les spectateurs en avaient plein leurs capots. Des sketches, vous en aviez tant qu'il en faut, et plus qu'il n'en faut. La pénurie que je déplorais, c'est la pénurie de l'humour. Vous aviez peut-être des tas de sketches, mais ce qui vous manquait, c'était des tas de choses véritablement comiques.

Pour terminer, une remarque s'impose. Si votre président a perdu son chapeau au Chalet de la Montagne, nous n'en sommes pas responsables. Nous pensions que les étudiants québécois étaient assez sérieux pour s'occuper de leurs nippes tout seuls.

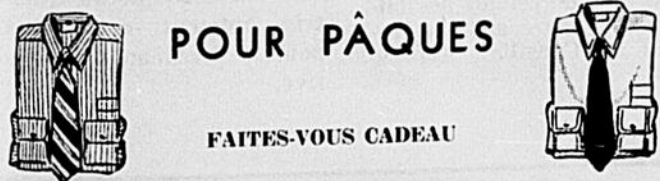
Vous avez payé deux piastres pour assister à la réception au Chalet. Je l'admets, mais sache que cette organisation était une entreprise privée complètement indépendante de la Revue Bleu et Or.

Ton président a perdu son chapeau (quand je dis: son chapeau, je ne dis pas toute la vérité), c'est dommage, et je verse d'abondantes larmes sur cet incident déplorable. Mais au moins, quand vous êtes venus à Montréal, les organisateurs de Bleu et Or n'ont pas poussé le sens de l'hospitalité jusqu'à déverser sur le tapis de vos chambres le trop-plein de leur âme enthousiasmée.

Ta lettre m'a charmé, réjoui, sans me surprendre. Depuis longtemps, nous sommes habitués à la sempiternelle vanité des Québécois. C'est un fait qui existe depuis 1608 et qui cessera avec la fin de l'univers ou avec la fin de Québec (fin, qui dans l'esprit des Québécois, se confond). Ta lettre manifeste, une fois de plus, cette délicieuse et très comique (d'un comique achevé) attitude propre aux Québécois, qui les pousse à se croire le nombril du monde.

Désireux de te faire plaisir et de diminuer un peu le chagrin que t'a causé ma critique de ta revue, je veux, comme mot de la fin, t'avouer que Carabinades '38 était, en fait d'humour, le summum de la perfection, et toi, le plus gentil des enfants d'Adam.

Bien à toi,  
Guy BEAUDET



POUR PÂQUES

FAITES-VOUS CADEAU

D'UNE CHEMISE "DIRECTOR"

BEAUX DESSINS — MODELES ELEGANTS — COUPE  
PARFAITE — EN UN MOT, UNE CHEMISE TRES CHIC  
ENDOSSEE PAR FASHION-CRAFT

\$2.50 CHACUNE, TROIS POUR \$7.00

Lechasseur, limitée

281 est, rue Ste-Catherine

Harbour 1878

Service et qualité

ED. GERNAEY

VOTRE FLEURISTE

Fleurs pour toutes occasions, télégraphiées partout.

1405 rue ST-DENIS

MONTREAL

# LETTRE A PIERRE BAUDOIN

Peut-être vais-je m'attirer vos foudres vengeresses par le fait de m'immiscer dans une discussion à deux (je devrais plutôt dire dans "un amical exposé d'idées", ce qui serait plus juste)! Je m'excuse, sans consentir toutefois à tirer ma révérence!

Ma foi, si mademoiselle Gaby recherche "un rara avis" chez les représentants du sexe fort, je dois avouer que vous me semblez plus réaliste! Ne reconnaissez-vous pas "qu'il est dangereux de tisser d'une étoffe trop souple et trop fine pour résister au choc de la réalité, le rêve que l'on espère vivre un jour"? Il existe à part vous d'autres personnes et des jeunes filles même qui ont échangé les chimères romantiques de leurs aïeules "pour une conception plus pratique de la vie!" Oh! pas que j'ambitionne la réputation d'être une jeune fille exclusivement pratique, ce serait vraiment déplorable, et vous n'avez l'air de vous entendre assez bien en matière féminine pour ne pas ignorer le rôle important du sentiment chez les femmes!

Eh! bien, monsieur Pierre, ces jeunes filles ont compris, et vous ne leur reprochez pas, je suis sûre, que le charme physique et le cœur, ne sont plus les seules qualités qu'un jeune homme du XXe siècle réclame de sa future compagne. Il lui veut un jugement droit, une intelligence tant soit peu cultivée.

Parce que des jeunes filles ont adopté certain mode de culture plutôt qu'une autre, ne leur jetez pas l'anathème à la face: "Bachelières!" Mon cher ami, les bacheliers en puissance et en acte, ne prétendent nullement atteindre le "summmum" du développement intellectuel. Ce serait fat, et indigne d'elles, croyez-moi. Elles ne se "révoltent" pas (c'est votre propre expression) de trouver des jeunes gens plus instruits qu'elles. Au contraire il leur serait pénible de constater que la majorité de leurs amis du sexe fort limitent leurs études à un pauvre B.A. Halle-là! monsieur Chryste, toutes les bachelières ne sont pas fatalement des Philanthropes ou des Béatitudes.

Je vous concède cependant que l'Institut Pédagogique a pu produire quelques-uns de ces spécimens rares, que l'on désigne sous le nom de "femmes savantes" renflées de leur petit bagage culturel. Elles sont le petit nombre, et soyez assuré que leur degré ne leur a pas coûté une formidable somme de travail! Elles ont réussi à "passer" leurs examens! Ces jeunes filles-là sont des snobs, qui ont choisi un titre, plutôt qu'une autre chose comme prétexte à leur désir de paraître!

Si vous n'avez connu que de ces bachelières pédantes, je vous absous, tout en vous assurant que ce sont les exceptions.

Les religieuses qui ont fondé cette maison d'enseignement "secondaire" se sont proposé un tout autre but. Elles ont voulu façonner nos âmes par de sincères convictions chrétiennes, et nos jugements par les humanités grecques latines et la saine philosophie thomiste. Les vraies bachelières, et toutes mes compagnes ont le désir de le devenir, visent à être des "chrétiennes cultivées". Voilà!

Je partage l'opinion de Mademoiselle Gaby. Le jeune homme de mes rêves sera plus instruit que moi, et je n'estime pas, quoique j'aspire au baccalauréat, qu'il me sera tâche ardue de le rencontrer.

Tant il est vrai que du choc des idées jaillit la lumière, monsieur Baudouin, et ceux qui pensent comme vous rectifieriez, j'espère, votre préjugé à l'égard des bachelières.

Vous serez aussi miséricordieux pour les exceptions qui posent aux savantes par snobisme, que vous savez l'être pour excuser d'autres "snobismes" plus condamnables en soi, mais moins compromettants pour votre mâle orgueil.

Votre article a suscité la mise au point que je souhaitais depuis longtemps.

Je vous quitte sans rancune, et mon vœu le plus cher c'est que vous fassiez encore d'autres rêves charmants.

Madeleine LABRECQUE

## LE VENT

Inconstant,  
Fantaisiste,  
Tantôt gai, tantôt triste,  
Le vent s'élève à tout instant.  
Et bohème  
A l'extrême,  
Touche-à-tout,  
Il mène un peu partout  
Sa ronde  
Vagabonde.  
Au gré des heures, des jours, des saisons;  
Claque un volet, berce une rose, arrache un arbre,  
Ebranle des maisons,  
Brûle des fleurs, gèle des marbres;  
Brise, trombe, tornade, aquilon ou zéphyr,  
Abat un avion, soulève une toiture,  
Jaunit un pré qui commence à verdier,  
Pousse une barque à l'aventure,  
Et siffle, et chante, et pleure, et danse, et muse, et court,  
Egrène des arpeges,  
Hurlé comme trois sours,  
Foz-trotte sur la neige,  
Jongle avec  
Un chébec,  
Et pirouette  
De plaisir  
Dans la girouette  
Des désirs.  
Le Vent! L'Esprit! sont-ils si dissemblables?  
Où sont-ils une idée émise en deux vocables?

B. G.

# A UN SOPHISTE

Mon cher Drapeau,

Je constate avec regret que mes remarques sur le dernier débat n'ont pas eu l'heur de te plaire. Cela me peine infiniment. Je me suis efforcé de porter un jugement exempt de toute partialité. J'ai dit sincèrement ce que je pensais et ne le regrette pas.

Tu prétends que je me suis trompé; c'est fort possible: je n'ai jamais ambitionné un brevet d'infailibilité. Malheureusement, malgré les arguments, je n'ai pas changé d'avis et continue de croire que tu as basé ton discours sur un sophisme. Examinons un peu ce que tu disais au Plateau, le soir du 3 mars.

"Si une première crise a fait plus de bien que de mal, nous pourrions donc en déduire que, s'il survient une deuxième crise, elle sera moins grave que la première puisque la bonté prépondérante des effets de celle-ci devra exercer une heureuse influence sur la marche des événements mondiaux à venir."

Et, un peu plus loin:

"Puisque, d'une part, il faut admettre qu'un événement social dont la bonté des effets est telle qu'elle en surpasse la malice doit, en toute logique, influencer heureusement les événements qui suivront dans le même ordre de choses, et que, d'autre part, dans le cas des crises, l'Histoire et l'Expérience démontrent manifestement que c'est le contraire qui se produit, que plus les crises se succèdent, plus elles se rapprochent les unes des autres, et plus la gravité s'accroît, force nous est donc de conclure à l'impossibilité d'admettre que la crise actuelle pas plus que les précédentes peuvent avoir des effets dont la bonté l'emporte sur la malice."

Si nous acceptons cet argument il faudra en conclure ceci: puisque la crise actuelle est très grave et que ses mauvais effets l'emportent sur ses bons, nous sommes obligés d'admettre que la crise précédente était moins grave. Et ainsi en remontant le cours des siècles: forcément les crises devront, si nous les considérons dans cet ordre rétrospectif, être de moins en moins graves. Donc nous serons dans l'impossibilité d'admettre l'existence, dans les siècles passés, d'une crise plus grave, et même d'une crise aussi grave que celle que nous traversons depuis 1929.

Songez seulement à cette immense et inconcevable crise que traverse l'humanité durant les cinq siècles qui précèdent la chute de l'empire romain, crise provoquée par les invasions incessantes. Cette crise qui transforme l'humanité, où les empires naissent et meurent, cette crise qui fut à la fois économique, politique, sociale et spirituelle, n'est-elle pas aussi terrible que celle que nous subissons?

Admettons qu'en fait la crise actuelle soit la plus grave que l'humanité ait connue, et poussons, mon cher Drapeau, ton argument jusqu'au bout. Les crises, fatalement, iront en se rapprochant et leur gravité ira en grandissant. Il faut donc considérer comme impossible un retour à un état de choses normal. Inévitablement, nous en arriverons à une époque où la crise sera permanente, donc, sera devenue l'état de choses normal. L'humanité serait vouée à une misère de plus en plus considérable, elle serait en marche vers une crise perpétuelle.

Constatant l'impossibilité d'admettre, pour les crises, une marche descendante dans la gravité, tu en as conclu à une marche ascendante. Croyant énoncer la contradictoire d'une proposition fautive, tu en as en réalité énoncé la proposition contraire, et deux propositions contradictoires ne peuvent être simultanément vraies, mais deux propositions contraires ne peuvent être simultanément fausses; possunt autem esse simul verae in materia contingenti.

Parlons un peu maintenant de cette fautive comparaison entre la crise et une maladie. Un philosophe n'a pas le droit d'identifier les conséquences de deux faits de nature complètement différente. On peut dire, en un certain sens, que les crises sont les maladies des sociétés, mais rien de plus dissemblable que ces deux genres de maladies. Dans la scarlatine, la variole il y a d'abord une cause physique; la cause des crises est immatérielle: c'est l'homme en tant qu'animal raisonnable ou déraisonnable, si tu préfères. Une maladie procède selon des lois que l'on ne peut en rien comparer aux lois qui régissent les crises, lois qui varient à l'infini et en nombre et en qualité. Et

dans les crises intervient un facteur incontrôlable: la liberté humaine.

Une maladie constitue peut-être une hypothèque qu'aucun remède ne rachètera: ainsi toute grippe laisse aux poumons de celui qui l'a subie une blessure, parfois minime mais réelle, blessure que rien n'effacera. Une âme humaine est toujours guérissable. Les mauvais effets d'une crise ne blessent pas fatalement l'humanité jusqu'à la fin du monde. Les mauvais effets physiques pourront également disparaître comme les mauvais effets immatériels, parce qu'ils ont pour cause profonde des âmes humaines malades: or, ces âmes humaines peuvent guérir, sinon, on aboutit à la négation de la liberté, et en dernier lieu, à la négation de Dieu. Ces âmes humaines, dont la guérison est possible, se remettront à influencer favorablement la marche des événements.

Je ne dis pas que cette guérison s'effectuera en fait, je dis simplement qu'elle est possible: le philosophe que tu es, mon cher Drapeau, l'admet certainement.

Et maintenant, laisse-moi te raconter un dialogue auquel j'assistai l'autre jour. Je me promenais dans la montagne lorsque j'aperçus le philosophe Y en compagnie de son disciple Agathon. Je me cachai derrière un arbre et écoutai leur conversation, parce que je ne manque jamais une occasion de m'instruire. Voici ce que j'entendis:

Y — Crois-tu, mon fils, que les crises naissent spontanément, sans raison?

Agathon — Non évidemment.

Y — Elles ne peuvent donc apparaître dans une société qui n'est pas dans un état tel qu'une crise puisse y germer?

A — Cela me semble encore évident.

Y — Crois-tu qu'une société saine puisse subir une crise?

A — Non, je ne le crois pas.

Y — Il faut donc admettre que lorsque survient la crise actuelle, notre société était déjà malade?

A — Oui.

Y — D'après l'opinion des économistes notre société souffrait d'une mauvaise compréhension de l'économie?

A — L'histoire des derniers temps le prouve en effet.

Y — Cette mauvaise compréhension de l'économie a-t-elle eu de mauvais effets?

A — Certainement.

Y — Ces mauvais effets ne seraient-ils pas le chômage, la désorganisation financière, la misère, l'irrédigion, les idéologies révolutionnaires?

A — Cela est encore certain.

Y — Mais cet ensemble de mauvais effets, de maux, ne constitue-t-il pas ce qu'on appelle la crise?

A — Oui.

Y — Maintenant, dis-moi, mon enfant: est-il possible de dire que les effets d'une chose peuvent être les parties mêmes qui constituent cette chose?

A — Mais non, ce serait absurde.

Y — On ne peut donc dire que la crise a causé le chômage et les autres maux que je t'énumérais tout-à-l'heure?

A — On ne peut le dire puisque ces maux sont la substance même de la crise.

Y — Quand on compare les bons et les mauvais effets de la crise, a-t-on le droit de faire entrer en ligne de compte ces maux en question?

A — On n'en a pas le droit.

Y — Mais alors, monsieur Jean Drapeau, ce faisant, a-t-on dépassé ses droits de philosophe?

A — Il me semble bien qu'il s'est rendu coupable de cette faute.

Je n'en ai pas écouté davantage, parce que le soir tombait. Je laisse à ta réflexion, mon cher Drapeau, ces paroles du vieux philosophe, Y, qui est, évidemment un primaire-élémentaire.

Je te remercie des bonnes paroles que tu as eu à mon égard, et demeure,

Ton entièrement dévoué,

Jean VALLERAND

# FACULTE DES LETTRES

Elle a eu lieu le samedi 26 mars, dans le grand amphithéâtre de l'Université, rue S.-Denis.

Issue de la seule famille de langue anglaise qu'il y eût à Saint-Sébastien d'Iberville, mademoiselle Ruth Howie n'avait fréquenté dans son enfance que des familles de langue française. A cause de ce fait, le français était devenu pour elle, comme pour tous les Ecossais cultivés, une seconde langue maternelle.

Se destinant à l'enseignement, après avoir étudié au High School de Bedford, elle prit à McGill ses grades de bachelière en arts et de master of arts. Mais, à cause de sa parfaite connaissance du français et de ses relations constantes avec l'élément canadien-français, quand vint pour elle l'heure de préparer le doctorat en lettres, elle songea tout naturellement à un sujet tiré de notre littérature nationale.

Pendant deux ans, sous la direction du doyen des Lettres, professeur en même temps de cette matière, elle élabora une thèse sur l'Evolution du roman au Canada français. Le titre même est caractéristique. Pas plus qu'elle n'admet que le passage du 31 décembre 1799 au 1er janvier 1800 ne constitue un siècle littéraire, Mlle Howie n'admet que les genres littéraires fleurissent spontanément; il en est de la littérature comme de la vie, où la génération spontanée n'existe pas. Il y a donc lieu de rechercher — et c'est la seule étude qui vaille — sous l'empire de quelles circonstances tel genre est apparu et tel autre l'a suivi. Il s'agit en somme de ne pas établir d'avance des catégories, à travers lesquelles on voit passer bientôt 95% d'exceptions, mais de partir des faits et d'en suivre

les manifestations successives à travers les temps.

C'est cette évolution, appliquée au roman canadien-français, que Mlle Ruth Howie avait entrepris de faire saisir à son auditoire samedi dernier. Elle s'acquitta de sa tâche avec une bienveillance évidente, avec une clarté d'expression rare, avec une maîtrise parfaite de la langue. Ses réponses aux questions des juges attestèrent qu'elle avait abordé non seulement tous les aspects de son sujet, mais encore tous les problèmes connexes qu'il comportait.

Sa thèse démontre d'ailleurs que, si elle est au courant de tous les faits, Mlle Howie est aussi de taille à les expliquer par leurs causes éloignées ou prochaines. La candidate a fait preuve d'un sens critique éveillé, d'une sage mesure surtout dans l'application de l'immense bibliothèque parcourue par elle. Ses sympathies pour l'élément français ne l'ont pas empêchée d'apercevoir et de signaler les nombreuses déficiences de nos écrivains romanesques.

Pour toutes ces raisons, le jury a été unanime à déclarer que Mlle Howie avait soutenu sa thèse avec grande distinction. A l'unanimité aussi, il a prié Mgr le recteur de décerner à la candidate, lors de la prochaine collation, le grade de docteur ès lettres.

Mlle Ruth Howie, bilingue parfaite et professeur de français dans les écoles anglaises de Lachine, constitue un chaînon de plus dans la chaîne déjà si solide qui relie, en cette province l'élément écossais à l'élément français. A l'Université de Montréal, les portes sont largement ouvertes à tous les Ecossais qui désireraient suivre ses traces.

## TED SHAWN

## LAUREAT

On aura le plaisir de revoir Ted Shawn sur la scène du His Majesty's le 3 avril à trois heures.

Les amateurs de danse se rappellent sans doute les précédentes visites de Ted Shawn à Montréal. Il y a plusieurs années, c'était avec Ruth St-Denis. Le récital qu'il avait donné avec elle au théâtre Saint-Denis avait obtenu un succès considérable.

Sa troupe actuelle a ceci de caractéristique qu'elle ne comprend que des hommes. Tous mènent à Berkshire Hills, dans le Massachusetts, une vie de sportifs. Ils font beaucoup d'exercices physiques et se vouent entièrement à leur art. On se rappelle la représentation qu'ils ont donnée à Montréal, il y aura bientôt deux ans. Ils avaient offert à cette occasion un programme de premier ordre. Ted Shawn lui-même interprète avec bonheur les danses hindoues, égyptiennes, enfin toutes les danses exotiques. Il revient cette année avec un répertoire tout nouveau.

On fera bien de retenir ses billets de bonne heure au His Majesty's ou au Canadian Artists' Bureau.



LEANDRE PREVOST

Monsieur Léandre Prevost, e.e.d., faisait partie du trio qui fut lauréat lors du Festival-Concours de musique du Québec. Ce trio obtenait cette distinction pour la deuxième année consécutive.



OPTOMÉTRISTES - OPTICIENS DIPLOMÉS

spécialistes en examen de la vue et en ajustement de lunettes, lorgnons et verres optalmiques.

J. O. GIROUX, O. D.

membre diplômé de l'A.E.P.O. de PARIS  
OPTOMETRISTE PROPRIÉTAIRE

assisté des optométristes diplômés suivants:

MM. PHILIE, RODRIGUE, HOTTE, PAYETTE

BUREAUX DE CONSULTATIONS CHEZ

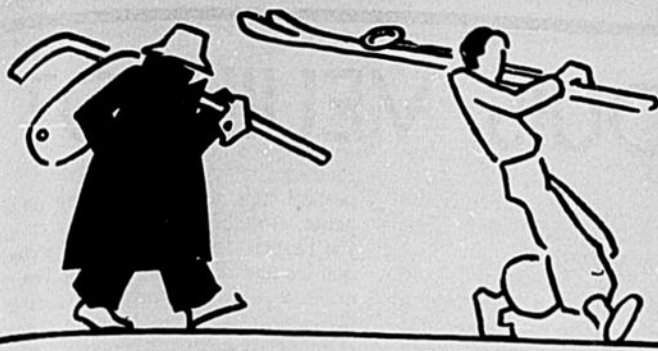
Dupuis Frères

865 rue Ste-Catherine est — Montréal

Faites-vous protéger par la

SUN LIFE OF CANADA

ASSURANCE VIE ENTIERE  
COTISATION PÉNIBLES  
SÛRETÉ MONDIALE  
SÛRETÉ SOCIAL-MONTRÉAL  
INSTRUCTION DES ENFANTS  
SÛRETÉ POUR LA FAMILLE



# SPORT



## DERNIERES FEUILLES

Avec la disparition des dernières neiges, la saison est définitivement terminée pour nos adeptes du hockey et du ski. Tous connaissent les victoires tant morales que réelles de nos équipes de hockey; pour ce qui est de nos skieurs, Paré, Casgrain et cie méritent des félicitations pour les succès qui ont couronné leurs efforts. Si on ne perd pas de vue que le Club de Ski de l'Université de Montréal n'a été fondé que l'an dernier, et que ses porte-couleurs se sont signalés tout l'hiver durant en remportant maints trophées, nous pouvons augurer pour les années à venir de magnifiques victoires dans ce domaine...

J'en sais plusieurs qui s'inquiètent et avec raison de l'orientation que l'on donnera l'an prochain à nos activités athlétiques. Le président actuel de notre Association Athlétique, Lucien Haineault, a soumis à nos autorités universitaires un solide programme de réorganisation. Et comme, en certains milieux, on semble peu se soucier de l'expérience acquise par le sympathique et si dévoué président qu'est Lucien, il paraît assuré qu'en septembre prochain l'Association Athlétique continuera à être l'office manchot qu'elle a été par le passé.

Voici quelques-unes des réformes proposées par Lucien:

1° La cotisation des étudiants à l'A.G.E.U.M. serait augmentée de \$12.00 à \$15.00 (pour le Polytechnique l'augmentation serait de \$10.00 à \$13.00); en retour, les étudiants recevraient gratuitement un livret de billets de saison pour les joutes de hockey de l'U. de M.

Et ainsi nous ferions d'une pierre deux coups: hausse dans le budget de l'A.G.E.U.M. et probablement aussi, hausse dans les assistances des joutes au Forum.

2° Chaque sport serait régi par un comité ayant pleins pouvoirs et à la tête duquel serait placé un expert en la matière; par exemple,

le tennis serait dirigé par André Dussault, le golf par Marcel Pinsonneault et ainsi de suite.

C'est là seulement que nous pourrions voir disparaître certaines anomalies du système actuel.

Et je m'arrête là, quitte à revenir plus tard sur le sujet. Mais malheureusement, il appert que ce projet ne sera pas approuvé. Alors, qu'advient-il?

La démission de Lucien Haineault ne saurait tarder, car n'a-t-il pas souvent avoué: "Si mon programme est accepté, je reste sur la brèche; au cas contraire, je me retire."

Son successeur n'est pas encore trouvé, loin de là. Les candidatures peuvent pleuvoir; les compétences en la matière sont rares. En effet, plusieurs qualités sont requises pour devenir un bon président à l'A.A.: expérience dans les sports et surtout dans les rouages de l'administration, cran, dévouement et honnêteté.

Ceux qui cette année faisaient partie de l'A.A. ne semblent pas vouloir de la présidence, car la tâche est énorme et d'autre part, l'étudiant a des examens sérieux à envisager.

Alors, me direz-vous, "l'avenir n'est pas rose; il est même assez sombre". Non, l'avenir sera tout simplement ce que nous aurons voulu qu'il soit.

Je m'en voudrais de terminer avec ce que quelques-uns pourraient appeler une "note pessimiste". Je suis sûr qu'il se trouvera quelques étudiants bien intentionnés pour veiller à nos destinées sportives l'an prochain. Même si les ressources mises à leur disposition sont plutôt de mince envergure (qu'on me passe l'expression!), avec les conseils du capitaine R. Lafond et de leurs collègues à l'A.A., ils pourront bien s'acquitter de leur tâche. Et sur ce, ... à la semaine prochaine.

Phil. MALOUIN

## OH!

### MONSIEUR MALOUIN

J'ai lu, la semaine dernière, vos commentaires sur un certain article de M. Magnan du Petit Journal, intitulé "Causes de l'insuccès de nos Carabins". A mon avis, mieux aurait valu pour vous, nous communiquer simplement cet article. Etant depuis quelques années à l'Université, ayant même déjà rempli le poste de rédacteur sportif, je suis parfaitement en mesure de rectifier votre critique erronée, de vous renseigner charitablement, sauf le respect que je dois à votre grande connaissance de tout ce qui touche au domaine sportif.

Vous ne comprenez rien à ce que M. Magnan appelle "une autre saison désastreuse": vous ignorez sans doute que celui-ci, étant un ancien étudiant, en connaît plus long que vous et moi sur nos activités sportives passées. Vous convenez aussi d'appeler succès des triomphes remportés dans un cadre qui convient bien peu à notre institution; en effet, nul ne peut nier que nous ne pouvons et ne devons figurer ailleurs que dans la catégorie senior... il y a pourtant loin, du temps où on y brillait d'un vif éclat...

"En 1934-35, dites-vous, U. de

M. gagne le championnat de la ligue Montréal et celui de l'Intercollegiale Intermédiaire". Quel anachronisme! La ligue Montréal ne commença ses opérations qu'en 1935-36; l'équipe de l'Université jouait alors dans la Ligue Mont-Royal et s'était classée derrière St-Jérôme, sur un pied d'égalité avec Concordia! Dans la Ligue Intercollegiale Intermédiaire, elle terminait derrière Loyola et Bishop's, en troisième position, sur quatre clubs, R.M.C. ne faisant pas partie de la ligue.

Je suis bien de votre avis pour appeler brillante la saison dernière qui vit le retour de nos Carabins dans le hockey senior, mais je dois encore vous faire remarquer qu'ils se sont classés en quatrième position, derrière McGill, Harvard et Toronto, et non en troisième.

Encore une fois, Monsieur Malouin, excusez ces remarques, j'ai daigné vous les faire dans un mouvement d'altruisme, voulant parfaire votre science, et sachant que vous les accepteriez avec l'humilité que je vous connais.

A bon entendeur, salut!

V. THÉRAND

L'assemblée annuelle du club de ski se tiendra vendredi prochain, le 8 avril, à 7 heures et demie du soir. La lieu de cette réunion n'est pas encore fixé, mais sera probablement le grill de l'Hôtel Pennsylvanie, en face de l'Université. Un avis définitif à ce sujet sera affiché prochainement. Tous les skieurs sont instamment priés d'être présents, car des questions vitales y seront discutées.

Le président donnera un résumé des activités du club, et le trésorier présentera le rapport financier. Puis les membres du club seront appelés à élire un nouveau comité exécutif. Enfin la discussion sera ouverte sur les moyens de donner plus d'envergure au club, et les comités seront choisis pour le recrutement des membres, pour la location d'un chalet, pour la réorganisation de l'équipe... etc. La question des possibilités de fonder un club d'anciens est au programme.

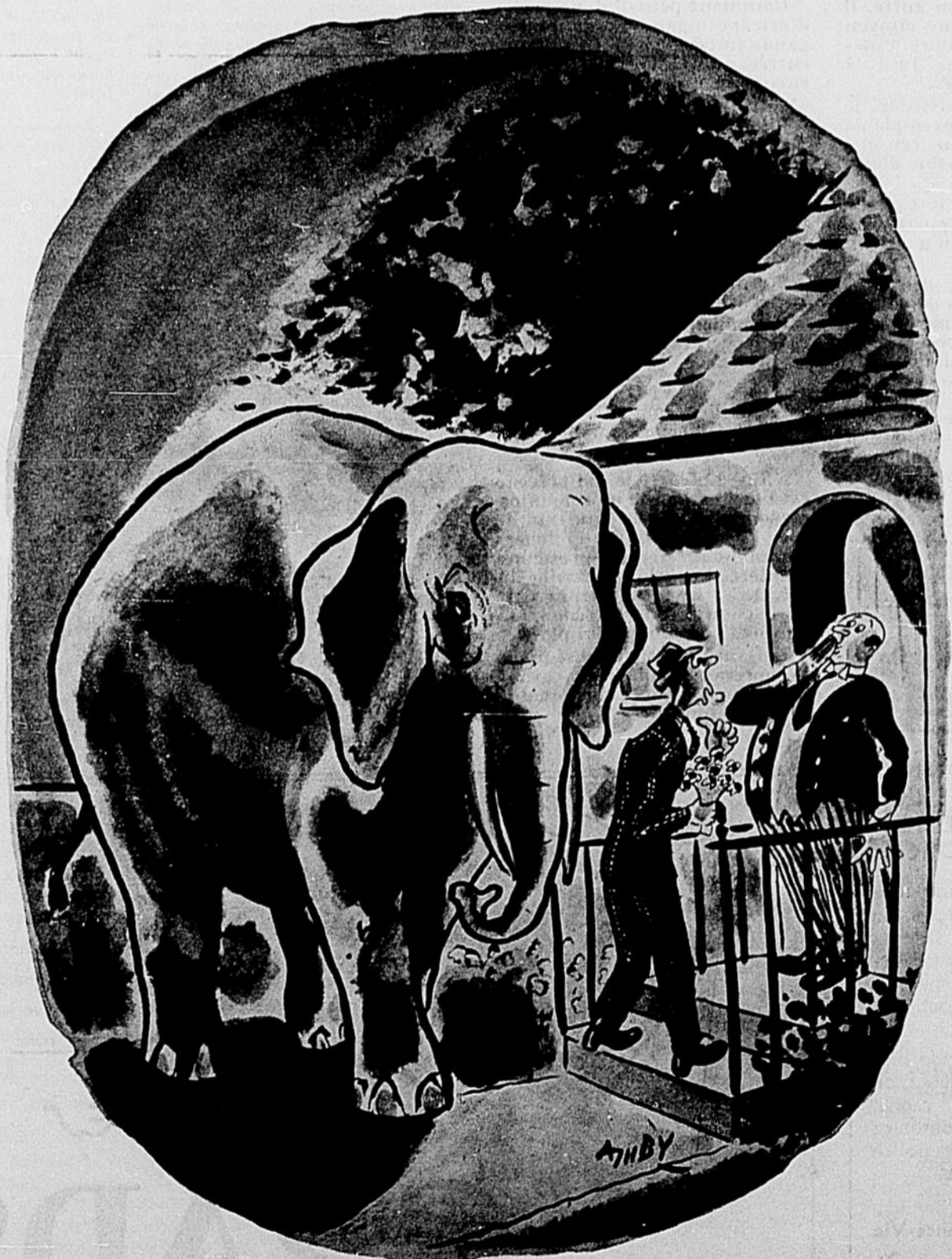
En somme, l'essentiel de la

nouvelle organisation s'y décidera. Il faut élaborer nos plans dès maintenant pour marcher à plein rendement en novembre prochain.

Les officiers à élire sont un président, un vice-président, et un secrétaire-trésorier. Les conseillers seront choisis pour représenter les différentes facultés, écoles et collèges intéressés. D'après la constitution du club, les candidatures devront être remises, quarante-huit heures avant l'élection, chez Monsieur l'Aumônier. De l'expérience la sociabilité, et beaucoup de bonne volonté sont les seuls atouts nécessaires pour gagner la partie, mais la cabale ça non. Tous les membres présents du club auront le droit de vote. L'élection sera ensuite ratifiée par l'Association Athlétique.

L'exécutif compte sur la bonne volonté de tous les skieurs sans exception, car le succès de leur club est en jeu. Donc, à vendredi soir prochain!

J. F.



"J'espère que Melle Exilda n'y verra pas d'inconvénient?  
Mon oncle a emprunté ma V-8 FORD!"



UN *Million* DE COMPTES DE DEPOT  
DENOTENT LA CONFIANCE

**BANQUE DE MONTREAL**

Fondée en 1817

SERVICE DE BANQUE MODERNE ET EXPERIMENTE  
... fruit de 120 années de fructueuses opérations

SIÈGE SOCIAL MONTREAL



Les Étudiants trouveront tous  
les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

**DÉOM**

1247, Saint-Denis Montréal

Institution canadienne-française

**LABORATOIRE NADEAU**  
(LIMITÉE)

Pharmacie en Gros

# MISE AU POINT

La semaine dernière, le Quartier Latin publiait l'article d'un ancien de fraîche date du C.E.O.C., dirigé contre l'impérialisme de certain magnat de la presse canadienne. Cet article avait pris comme cible pour feu raccourci le Corps Ecole d'Officiers Canadiens. J'ai lu et relu l'article en question: l'auteur, "anti-impérialiste convaincu" confond je ne sais trop pourquoi (lui non plus d'ailleurs) le C.E.O.C. avec l'impérialisme et la participation du Canada aux guerres de l'Empire.

C'est nous faire beaucoup d'honneur que de nous mêler à une question de cette importance, mais je ne vois pas le rapport.

D'abord, seule l'ignorance de l'auteur en matière d'organisation militaire lui permet d'affirmer sans aucune preuve à l'appui que le C.E.O.C. est un régime britannique. Le C.E.O.C. est un corps d'instruction ayant pour but de former des officiers canadiens. Il a ses quartiers généraux à la Palestre Nationale à Montréal. Il est attaché au 4<sup>ème</sup> district militaire (Montréal) qui relève lui-même du ministère de la Défense nationale à Ottawa. Ses crédits lui viennent du budget de la Défense nationale, discuté et voté à Ottawa par les députés canadiens membres du parlement du Canada.

Je suis prêt à concéder que ce sont les mêmes députés qui votent nos crédits militaires, qui seront appelés un jour à décider si oui ou non le Canada doit prendre part à telle guerre, et si oui ou non il doit y avoir conscription.

Comme citoyen canadien, il m'est absolument impossible de prédire ce que sera l'attitude du Canada à ce moment.

Mais comme officier canadien-français, membre de la milice non-permanente canadienne, je sais que si mon pays le Canada déclare la guerre à un autre, il est du devoir de tout citoyen canadien de le défendre "jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche".

En prenant cette attitude, je ne ferai que suivre l'exemple de mes pères qui ont tous cru que leur patrie valait la peine d'être défendue.

Et supposons que le Canada soit entraîné à une guerre où, comme Canada, il n'a aucun intérêt.

Comme la majorité des citoyens canadiens, (n'en déplaise à M. Bassett et même à M. L'Anglais) je suis opposé à cette guerre. Je prendrai donc les moyens légaux qui me sont donnés pour éviter cette participation en appuyant par mon vote les députés de mon opinion, en désapprouvant ceux qui sont contre, en signifiant des pétitions au gouvernement, en dé-

missionnant de mon poste dans l'armée, etc., etc.

Et si malgré cela une majorité de la population, emportée par des sentiments plus violents, mais de bonne foi, forçait l'autorité à déclarer cette guerre, j'adopterais la doctrine de l'Eglise qui m'offre plus de garanties de solidité et de sagesse que celle de certains "patriotards" ayant plus de verbiage que de courage.

"Les Saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament nous prescrivent expressément de respecter la personne du souverain et d'obéir à ses justes lois." (Cardinal Villeneuve, Lettre pastorale No 17, citée par André Siegfried: Le Canada puissance internationale, p. 183).

Je me suis étendu un peu longuement sur cette question de l'impérialisme, bien que, comme je l'ai déjà dit, le C.E.O.C. n'ait aucun rapport avec cette question.

Si je l'ai fait, c'est que j'ai cru qu'il serait bon pour le Canada français de faire savoir qu'il ne se compose pas exclusivement d'un vaste amoncellement de froussards et d'indisciplinés.

Quant à M. L'Anglais, auteur de l'article, il peut toujours témoigner en connaissance de cause de deux faits. A - Que le C.E.O.C. procure un sport agréable et éducatif. (Vide: son article du 25 mars 1938. B - Que ça n'est pas difficile d'en sortir. (Vide: lui-même).

Mais lorsqu'il commence à nous parler des rapports du C.E.O.C. avec l'Empire, je crois qu'il exagère sa compétence.

En effet M. L'Anglais, au point de vue militaire, est une recrue pas dégrossie, auquel on enseigne encore le salut, l'attention et le repos.

Ses connaissances stratégiques et militaires se peuvent calculer par un beau zéro.

Comment peut-il donc parler d'attrape-nigaud et de propagande impérialiste? Depuis son entrée au C.E.O.C., il n'a pas encore eu un seul cours théorique, les activités des recrues se limitant à l'exercice physique.

Ce n'est sûrement pas dans les subtilités du "Présentisme" ou en patageant dans l'eau verte de la piscine de la Palestre Nationale qu'il a pu ressentir les griffes du monstre impérialiste se refermer sur lui.

Sur quoi se base-t-il donc pour parler comme il le fait? Probablement une communication secrète de "l'Intelligence Service"...

Jean NOEL,  
Sous-lieutenant Corps-Ecole  
d'Officiers Canadiens.

N.B.—1. L'article qui précède est l'expression de mon opinion personnelle. Bien que publié avec l'autorisation de l'officier-commandant, il n'est en aucune manière, l'opinion officielle du C.E.O.C. Chaque membre est libre comme citoyen canadien d'avoir l'opinion qui lui plaît.

2. Dans un article subséquent j'exposerai les différents avantages du C.E.O.C., son organisation et son but.

J. N.

## "LE QUARTIER LATIN"

organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal.

539 est, rue De Montigny — HARBOUR 0530

### DIRECTION

Directeur : JEAN VALLERAND  
Censeurs : CHANOINE EMILE CHARTIER  
ABBÉ GEORGES DENIGER  
Avisseur : MAURICE ARCHAMBAULT

### RÉDACTION

Rédacteur en chef : ROGER CHAPUT  
Secrétaire de la rédaction : JEAN MADORE

### Rédacteurs :

GUY PREVOST  
JACQUES LÉGER  
ANDRÉ DUSSAULT  
JEAN FILION  
PIERRE BOURGOIN  
H. P. PÉLÉADEAU  
PAUL LEMONDE  
SIMON L'ANGLAIS  
JACQUES LEDUC  
MAURICE L'ÉCARTIER  
DANIEL JOHNSON  
PAUL-E. BEAULIEU  
PHILIPPE MALOUIIN

### ADMINISTRATION

Administrateur : GÉRARD HEBERT  
Circulation : JEAN-MAURICE ROBILLARD

### IMPRIMÉ PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE

180 est, rue Ste-Catherine  
Montréal

## NOUS ETIONS CINQ A TABLE

*Nous étions cinq à table, une table banale de restaurant dans notre quartier...latin(?), peu d'air, beaucoup de fumée, les éventails à moulin qui s'essouffaient courageusement à remuer au-dessus de nos têtes l'atmosphère lourde et tiède...*

*Cinq paires de coudes sur le verre dépoli: entre les serviettes froissées, les "demi-tasses" encore "demi-plines", les verres d'eau dans lesquels flottaient des allumettes noircies.*

*Dix mains nerveuses, inactives depuis un moment; cinq fronts penchés en effervescence de mots d'esprit, de flèches de Parthes, celles qui partent et celles qui ne partent pas ou restent suspendues à mi-chemin, dédaignées, incomprises, croisées par quelque nouvelle boutade plus malicieuse, plus piquante.*

*Cinq esprits qui se retrouvent, ardents à la discussion du premier sujet effleuré... les rires fusent... mille et une considérations saugrenues qu'on dissèque en blaguant, qu'on étend à plat devant tous: amour, fidélité, amitié, loyauté... illusion... principes et pratiques... vagues réminiscences philosophiques... fleurs de rhétorique... tout-à-coup un mot sec, froid, dur sous le ton léger, éclate comme une grenade sans souci d'épargner les orgueils, légitimes ou non, dix yeux qui se consultent muets, surpris de se faire mettre sous le nez un point sensible d'une question nationale, politique, morale... Un accord tacite... une approbation générale... la conversation languit un moment puis rebondit de plus belle...*

*Cinq individus, et pourtant, dix ou peut-être même quinze personnalités distinctes qui se côtoient invisibles, s'étonnent, s'inquiètent si elles se sentent devinées... se retranchent derrière une façade connue... un front calme et abritant, Dieu sait, que de "tempêtes" selon le mot de Victor Hugo; des yeux limpides ou volontairement neutres qui démentent l'ardeur et le feu qu'on y pourrait découvrir, et qui d'ailleurs se trahissent malgré eux, une seconde, l'espace d'un éclair, ça suffit... le dédoublement de l'individu se produit, se devine à cette minute précise... le dédoublement qu'explique Daniel-Rops*

*...deux hommes en moi... peut-être trois... pourquoi pas quatre?... Ce n'est qu'un simple cas de kaléidoscope: dans le fond du cylindre on déposerait le caractère du sujet avec toutes ses facettes, ses angles, ses arêtes...*

*Une fois l'instrument en mouvement, sans doute le démonstrateur réaliserait combien cruel son petit jeu, ou vraiment pitoyable le fait de révéler par un seul tour de main, les côtés inconnus d'une personnalité qui s'était contrainte et façonnée telle elle se voulait, et qui se voit découverte à tous, telle le complot des circonstances la rend; telle les agissements obscurs des autres hommes la font paraître, à tort ou à bien...*

*Ainsi paraîtra cruel qui n'est que stoïque; blasé qui n'est que désenchanté; un peu fou qui n'est que trop sensible; "snob" qui est simplement inquiet; hardi ou maladroit, qui est bêtement franc...*

*La personnalité et le caractère sont des secrets qu'il n'est pas bon de forcer...*

*Seul le ridicule aura raison des travers d'un esprit qu'on veut corriger... Il faut se garder de l'ironie qui fait cabrer, de la moquerie qui envenime... la plaisanterie sera inoffensive; les remarques acides, plus dommageables que recommandées... En somme, toutes interventions dans la personnalité du voisin, toutes tentatives faites pour arriver à déchiffrer les motifs secrets d'une conduite, sont laissées au sens de diplomatie de chacun et chacune, même ce sens peut errer lamentablement parce qu'il est des crédulités dont il ne faut pas abuser; des mots avec lesquels on ne saurait jouer.*

*Je jouais avec les autres en disant que ce jour-là où nous étions cinq à table... il y avait réellement dix, même quinze personnalités réunies... Est-ce que plutôt je n'étais pas seule... avec les quatre autres côtés de mon caractère?...*

*Mais non, mes quatre compères étaient bien là en chair et en os... et je sens que si je continue à divaguer ils se reconnaîtront le droit de me renier. Et ce me serait un chagrin horrible...*

REINE

# LOUIS VEUILLOT

On célébrait, ces jours-ci, le centenaire de la conversion de Louis Veuillot. C'est un fait-divers, comme qui dirait un empoisonnement ou un meurtre. Veuillot?... Mais je connais ça, répond-t-on, ça été un journaliste, un catholique aimé des Jésuites et des bonnes sœurs! Et ce n'est pas si mal! Veuillot... mais on peut prendre ça pour un fleuve espagnol ou un pic de montagne. Et c'est tout-à-fait normal, c'est courant ces erreurs-là, elles font partie de notre mentalité!

Rarement fera-t-on erreur sur Voltaire, par exemple! Presque tout le monde a lu quelque chose de lui: il a attaqué les Jésuites, il a ridiculisé l'Eglise, il a bafoué le Christ. En somme, il a tous les droits à l'immortalité. Mais Veuillot! Allons donc, c'est un toqué, un vague journaliste, une sorte d'énergumène. Il a eu l'étroitesse d'esprit de défendre la vraie religion, il a eu la petitesse de se moquer des libres-penseurs, c'est un homme au cerveau un peu fêlé, quoi! Ou bien comme me le disait, en style académique, un étudiant au large front, c'est un "gueulard!". Tout est dit.

Et pourtant, je trouve ça un peu rudimentaire. Ajoutons donc, si vous le voulez bien, quelques mots sur Veuillot. Louis Veuillot, pour les quelques personnes qui l'ignorent, était fils de tonnelier. Et l'on connaît la virulente apostrophe qu'il lança, un jour, au duc de Broglie: "Je monte d'un tonnelier, de qui descendez-vous?" et l'on rapporte que le bon duc oublia, ce jour-là, quelle était sa lignée!

Naissance obscure et début assez brillant dans le journalisme, voilà en deux mots la jeunesse de Veuillot. Puis, soudain, à l'âge de 25 ans, l'illumination, le chemin de Damas. Veuillot se convertit et revient à la religion du Christ qu'il avait vaguement connue dans son enfance. Son âme inquiète est alors soulagée. Il se lance dans la lutte et devient bientôt le champion musclé du catholicisme. Après une longue vie de batailles, de carnages même, l'ardent défenseur de la Foi s'éteint pieusement à l'âge de 70 ans. Voilà, en style télégraphique, la vie de Louis Veuillot.

Mais ce qu'il importe de connaître en lui, c'est son caractère et ses idées, car c'est par là qu'un homme vaut quelque chose. Eh bien, Veuillot n'était pas, comme on le peint trop souvent, un homme brutal et sans merci, c'était essentiellement un homme bon et sensible. Enflammé pour sa cause, il rudoya parfois les écrivains élégants qui trouvaient un peu bête d'aller tous les dimanches à la messe et de suivre la doctrine d'un "juif célèbre". Evidemment, Veuillot a quelquefois frappé trop fort, et il a manqué, ici et là, son but en voulant trop l'atteindre, mais quel est l'homme, dites-moi, qui a fait quelque chose, qui a obtenu un résultat en restant assis confortablement dans son fauteuil?

Lorsqu'on blâme Veuillot d'être allé trop loin, on oublie, ce me semble, les attaques sournoises d'un Renan, et l'on ne se souvient pas que Hugo, le bourgeois, a insulté Veuillot dans sa mère! Malgré la critique mesquine et basse dont il fut l'objet, Veuillot restait le grand Veuillot, "quant aux haines personnelles, écrit-il, je les ignore. Nul homme n'avancera dans la vie sans connaître qu'il doit être indulgent envers les autres hommes" et il ajoute un peu plus loin: "L'idée que je me fais de la haine est celle d'une étrange bassesse, par laquelle le haineux s'asservit au haineux".

Autre particularité de Veuillot, c'est qu'il n'était pas orgueilleux. C'était un homme modeste et humble, qui n'était fier que de sa Foi et de son Christ; "je ne me crois pas meilleur que cette foule qui rampe autour de moi, cherchant l'or et la volupté. Les mêmes instincts sont dans mon âme; ils me pressent, ils me tourmentent... Mais si mon âme est faible, elle a du moins embrassé une loi forte; si elle penche à de vils plaisirs, elle aime pourtant une loi sainte et pure".

Est-il besoin d'ajouter que Veuillot était sincère et droit? Ceux qui ont mis en doute la loyauté du grand luttteur montrent trop la droiture de leur cœur pour qu'on s'attarde à réfuter la vanité et la fausseté de leur allégation!

Quelles étaient, me direz-vous, les convictions et les idées de Veuillot? D'abord, en matière religieuse, Veuillot n'admettait que le catholicisme. Il ne pouvait comprendre qu'un homme, sain de corps et d'esprit, puisse raisonnablement placer ailleurs que dans la religion du Christ, ses aspirations et ses douleurs. Il n'épargna pas plus les catholiques, qui croyaient au ralenti, que les libres-penseurs et les athées. En matière politique et sociale, nul ne fut plus anti-bourgeois que Veuillot, la mentalité du laisser-faire le mettait littéralement hors de lui. Comme il aurait aimé une restauration monarchique! Il le dit lui-même dans ses "Odeurs de Paris": "Je ne puis prendre mon parti des décadences de la noblesse. C'était une institution si belle, le pauvre petit peuple en avait si grand

besoin! ...Je sens en moi une singulière pente, singulière du moins en ce temps. J'ai l'esprit de rotture comme je voudrais que les gentilhommes eussent l'esprit de noblesse. Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais tout de suite et ne m'en mettrais pas. Je voudrais travailler pour mon compte à rétablir la rotture" et plus loin il jugeait ainsi le résultat de sa propre vie: "En vérité j'ai joué un rôle de dupe, si je n'y regarde qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir jamais eu un sou d'économies, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie, et j'ai à peine rencontré deux aristocrates; la royauté, dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas de roi. J'ai défendu tout par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté... Cependant ma pensée est droite et logique; mais j'ai trop cru au devoir et j'en ai trop parlé. C'est la seule chose qui me console, quand je considère, hélas! tout ce que je n'ai pas fait."

Veuillot écrivait est une des plus belles gloires de toute la littérature française. Comme épistolier, on a souvent classé Veuillot parmi les trois meilleures plumes de tous les temps, c'est-à-dire avec Cicéron et Madame de Sévigné. Comme polémiste et pamphlétaire, on lui admet du génie, et Jules Lemaître, qui s'y connaissait en écrivains, le jugeait ainsi: "Je n'hésite pas un moment à le compter dans la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle".

Et maintenant voulez-vous connaître un peu l'ironie mordante de Veuillot? Ecoutez ceci à propos d'un pair de France: "Il arrive toujours ayant à la bouche un commencement d'improvisation dont la suite est toujours sous son bras, dans de certains petits papiers dont il ne se sépare guère..." Préférez-vous ceci sur un vague député: "...Orateur prompt à se cabrer au moindre bruit... qui fait rage autour de lui-même. Toute son énergie est dans la paume de sa main dont il frappe la tribune, afin de s'animer au monologue; toute sa mémoire est au fond du verre d'eau glacée." Ailleurs il dit d'Emile Deschanel: "Il est professeur titulaire, chevalier de la légion d'honneur, il sera député, conseiller royal, ministre. On l'appelle l'espoir de la philosophie, on l'en appellera l'honneur; moi je l'appelle un navet, et non des meilleurs." Puis il a des phrases qui sont de véritables trouvailles, ainsi il dit d'un écrivain obscur: "La Providence s'est fatiguée à pourvoir ce nigaud... je l'ai rencontré pimpant et fier; j'ai vu presque une expression sur sa figure."

Me serait-il permis de vous citer pour finir ces lignes que je ne puis jamais relire sans émotion: "Seigneur, j'ai voulu, selon mes humbles forces, travailler à votre gloire; j'ai sacrifié dans ce but quelques-uns des chers désirs de mon âme; je vous ai donné les heures du sommeil et les jours de l'été. Que de fois, vous le savez, durant les matinées de l'automne, j'ai pris ma plume, mon arme, et je suis là, face à face avec un de vos ennemis, résistant à l'appel des oiseaux qui me conviaient à sortir pour jouer des dernières feuilles et des premiers brouillards! Seigneur, pour récompense, accordez-moi de travailler à gagner le ciel..."

Quand un homme peut dire cela, il me semble que tout s'efface, le polémiste, le luttteur, l'athlète, il ne reste que l'homme, le catholique ardent et humble. Et l'on ne s'étonne pas qu'il ait voulu comme épithète ces vers d'une majestueuse simplicité:

Placez à mon côté ma plume:  
Sur mon front le Christ, mon orgueil;  
Sous mes pieds mettez ce volume  
Et clouez en paix le cercueil.  
Ceux qui font les viles morsures  
A mon nom sont-ils attachés?  
Laissez-les faire; ces blessures  
Peut-être couvrent mes péchés.  
Je fus pécheur, et sur ma route,  
Hélas, j'ai chancelé souvent  
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute  
Je suis mort ferme et pénitent.  
J'espère en Jésus. Sur la terre  
Je n'ai pas rougi de sa loi;  
Au dernier jour, devant son père,  
Il ne rougira pas de moi!

Puisse cette courte étude, inciter ceux qui ignorent ou méconnaissent Veuillot à le lire et bientôt à l'aimer.

Pierre BAUDOIN

SALON DE BARBIER  
DU CAFÉ ST-JACQUES

R. NADREAU, prop.  
415 EST, RUE STE-CATHERINE



LE PROFESSIONNEL  
REPRÉSENTE DE LUI-  
MÊME 99% DE SON  
CAPITAL PRODUCTIF

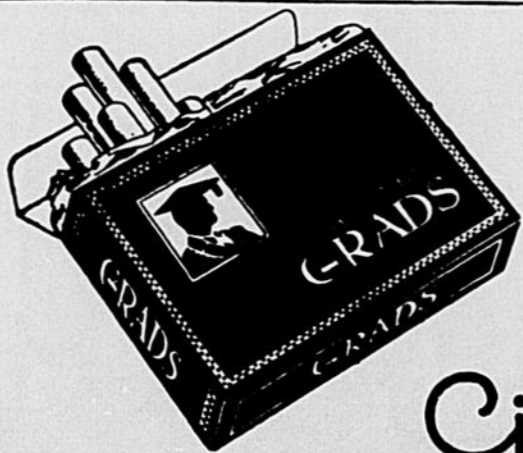
Alors que l'industriel a son usine, le commerçant son négoce, l'agriculteur sa terre, l'homme d'affaires son entreprise, le professionnel ne compte, lui, pour tout actif que l'exercice de son art.

Messieurs les étudiants, protégez, dès le début de votre carrière, ce capital essentiel que vous constituez vous-mêmes par une police d'assurance sur la vie.

Compagnie d'Assurance-Vie  
**La Sauvegarde**

Siège social: Montréal

La Compagnie qui va de l'avant.



ELLES MÉRITENT

votre préférence!

SEULS les plus fins tabacs de Virginie entrent dans la fabrication de la cigarette GRADS. C'est pourquoi elle n'irrite pas la gorge et ne fatigue jamais le goût. Elle est véritablement pure. Adoptez-la.

Cigarette  
**GRADS**

L.-O. GROTHÉ LIMITÉE — ENTREPRISE FAMILIALE ET INDÉPENDANTE